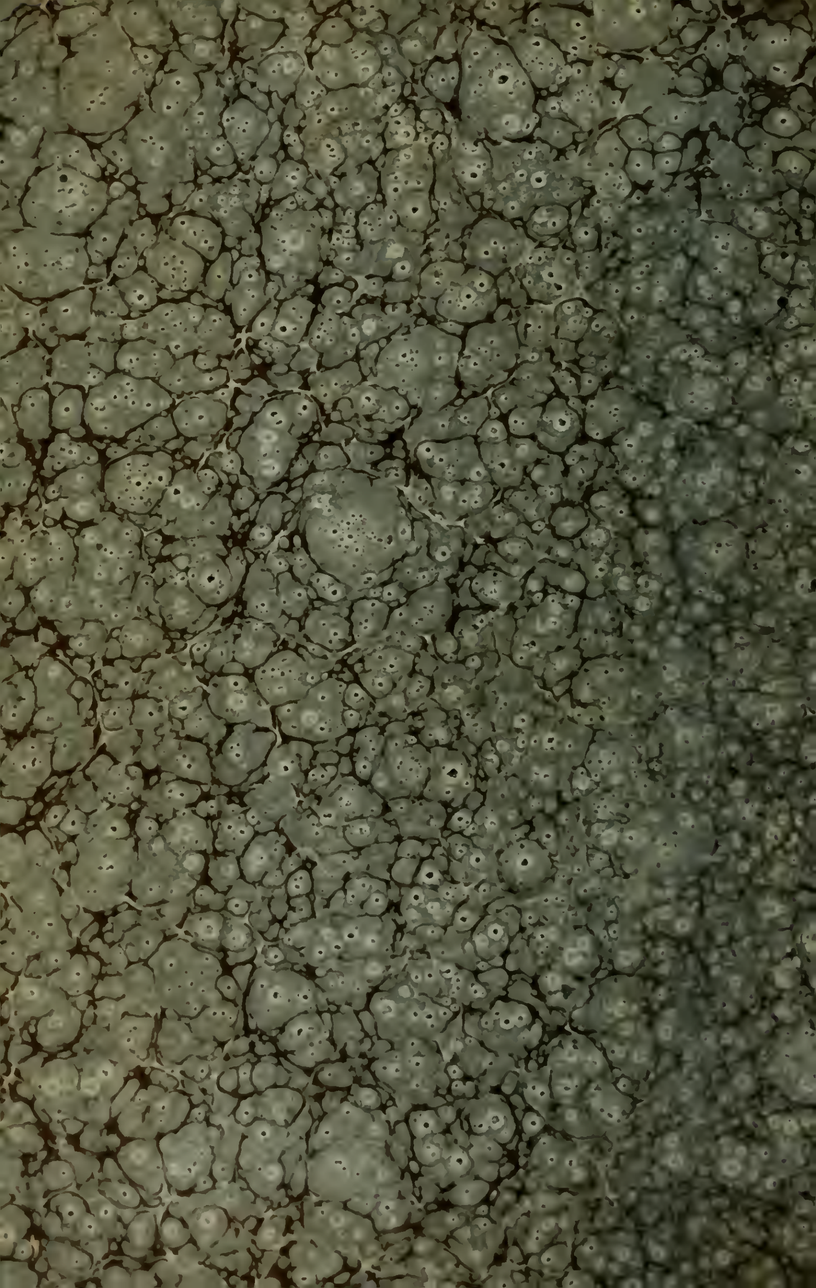
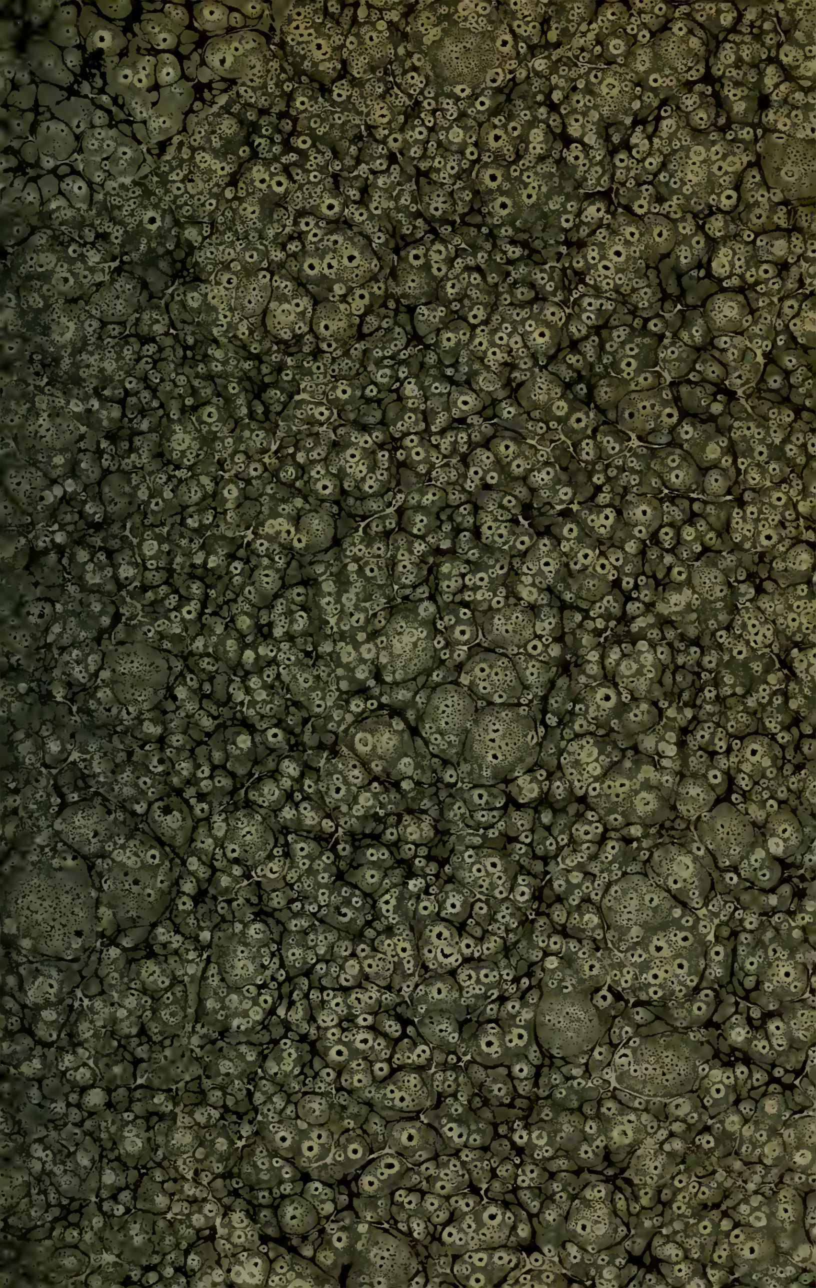
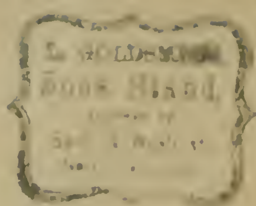






LES

VIVEURS

DE PARIS.

XAVIER DE MONTÉPIN.

LES

VIVEURS

DE PARIS.

UN ROI DE LA MODE.

1

PARIS,

BAUDRY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

De Paul de Kock, Alphonse Karr, Léon Gozlan, Mme la comtesse Dash, Dumas, Emm. Gonzalès, Mme Camille Bodin, Théophile Gautier, Méry, etc., etc.

32, RUE COQUILLIÈRE, 32.

Paris, imprimerie de Paul Dupont,
rue de Grenelle-St-Honoré, 55.

PREMIÈRE PARTIE.

LE

FILS DE MARGUERITE.

I.

LE BOULEVARD DES ITALIENS APRÈS MINUIT. — MAXIME DE BRACY.

Le 10 juillet 1849, un peu avant une heure du matin, le ciel était si brillant d'étoiles, la blanche *Phébé*, comme disaient les vieux poètes, répandait autour d'elle

une si lumineuse auréole, qu'on aurait pu se croire transporté sous la bleuâtre coupole du firmament italien, au milieu des nuits radieuses de Florence ou de Naples.

Ce n'est cependant ni à Naples, ni à Florence, que nous allons prier nos lecteurs de vouloir bien nous accompagner.

C'est à Paris, et dans cet étroit espace qui s'étend de la rue Grange-Batelière à la rue de la Chaussée-d'Antin, et qui, après s'être appelé si longtemps *Boulevard de Gand* porte aujourd'hui le nom de *Boulevard des Italiens.*

Beaucoup de nos lecteurs sont parfaite-

ment convaincus qu'à une heure du matin la grande ville tout entière dort d'un calme et profond sommeil et que les rondes silencieuses de la fameuse *patrouille grise* sillonnent seules ses rues désertes.

Ceci est une erreur.

Paris ressemble à ces géants de la mythologie qui ne fermaient jamais qu'un œil.

Quand la moitié de Paris s'endort, l'autre moitié de Paris s'éveille.

Qu'on ne prenne point cette assertion pour un paradoxe.

Nous prouverons surabondamment no-

tre dire dans les volumes qui vont suivre.

Or, la nuit en question et à l'heure que nous avons indiquée, le boulevard des Italiens semblait plus vivant et plus animé qu'il ne l'est souvent en plein jour.

Un certain nombre de voitures, calèches découvertes pour la plupart, sillonnaient rapidement la chaussée, ramenant des Champs-Élysées les promeneuses qui, après la sortie du spectacle, avaient été bien aises de respirer pendant une heure l'air pur et rafraîchi de la nuit.

Des groupes de jeunes gens, en gants paille et en bottes vernies, se promenaient

en fumant des panatellas, en face du café de Paris ou du perron de Tortoni.

De jeunes et jolies femmes, les unes aussi fraîches que les gros bouquets de roses qu'elles tenaient à la main, — les autres empruntant leur éclat factice à la poudre de riz et au rouge végétal, passaient au bras de leurs cavaliers et répondaient par des sourires chargés de promesses, aux paroles tendres ou lestes murmurées tout bas à leur oreille.

Il y avait foule, nous le répétons, mais cette foule n'était pas bruyante.

On pouvait percevoir les moindres bruits.

On entendait le petit frémissement des robes de soie froissées en marchant.

On distinguait au loin le cri monotone des vendeurs de journaux officiels qui proposaient à chaque passant *la Patrie* ou *le Moniteur du soir*.

Des ombres joyeuses se profilaient déjà derrière les rideaux abaissés des cabinets de la maison Dorée, du café Anglais ou du café Foy.

Quelques fringants attelages, — en petit nombre, hélas!... — et beaucoup d'abominables véhicules de remise, s'arrêtaient devant ces cabarets en renom et dégorgeaient sous leur vestibule les pécheres-

ses et les viveurs pour lesquels le vin d'Aï pétille jour et nuit sous son casque de plomb.

Or, tout ce qui se promenait, fumait ou soupait cette nuit-là dans l'étroite circonscription du boulevard des Italiens, appartenait à la bohême élégante des *Viveurs de Paris*.

S'il y avait des exceptions, elles étaient en bien petit nombre.

Deux ou trois bourgeois attardés, — une demi-douzaine de jeunes commis fourvoyés, — voilà tout.

Au moment où une heure sonnait, un très-joli coupé de maître, armorié d'un

écusson que timbrait une couronne comtale et traîné par deux chevaux anglais d'une grande finesse et d'une allure remarquable, déboucha de la rue Taitbout et s'arrêta net en face du café de Paris dont les portes étaient fermées.

Un grand valet de pied ouvrit la portière.

Le propriétaire du coupé sauta sur l'asphalte.

Le valet de pied attendait, le chapeau à la main, les ordres de son maître.

— Jean... — dit ce dernier.

— Monsieur le comte?...

— Je n'ai plus besoin de vous. — Je reviendrai à pied.

Le domestique s'inclina, reprit sur le siége sa place à côté du cocher, et le coupé repartit tandis que celui qu'on venait de nommer *monsieur le Comte*, debout sur le trottoir et incrustant un lorgnon d'écaille dans l'arcade sourcilière de son œil droit, regardait autour de lui et semblait chercher quelqu'un ou quelque chose.

Au bout d'une ou deux minutes d'examen infructueux, le personnage qui nous occupe se mit à marcher lentement et en ligne droite dans la direction de la rue de la Chaussée-d'Antin.

Ce nouveau venu, dont il importe de révéler dès à présent à nos lecteurs le nom et la position sociale, se nommait le comte Maxime de Bracy.

Il avait quarante-cinq ans et quarante-cinq mille livres de rentes.

Il était garçon et, avec la fortune presque modeste dont nous venons d'écrire le chiffre, il trouvait moyen de mener fort grand train et de ne pas faire un sou de dettes.

Il est vrai que, s'il n'empruntait point, en revanche il ne prêtait à personne.

Il avait coutume de dire que s'il y avait au monde quelque chose de pire que d'être le débiteur d'un juif ou d'un usurier,

c'était d'être le créancier d'un de ses propres amis.

Voyons ce qu'était Maxime de Bracy au physique.

Un peu plus tard, nous nous occuperons de son moral.

Le comte avait à peu près cinq pieds six pouces.

Un commencement d'embonpoint menaçait de compromettre bientôt sa taille élégante et bien prise, et, jusque-là, d'une finesse extrême et de proportions toutes juvéniles.

Pendant bien des années les envieux de

Maxime avaient prétendu qu'il portait un corset ce qui, par parenthèse, était un mensonge absurde et ridicule.

Les traits du comte de Bracy, traits nobles et réguliers, offraient une expression de fierté un peu impérieuse qui sentait son gentilhomme d'une lieue.

Ses grands yeux noirs, couronnés par d'épais sourcils, ne manquaient ni de feu ni de vivacité.

Son visage était de cette pâleur mate qui décèle les nombreuses fatigues d'une vie de veilles et d'orgies.

Des cheveux abondants et naturellement bouclés, d'un brun sombre, mais

déjà mélangés de nombreux fils d'argent, ombrageaient un front large où se lisait l'intelligence.

De brunes moustaches, relevées en crocs, encadraient une bouche fine et moqueuse.

Nous ne parlerons que pour mémoire du pied et de la main de Maxime.

Il avait coutume de prétendre (et nous avouons que nous partageons son opinion à cet égard) que la pureté traditionnelle du sang peut seule donner la pureté et la distinction des extrémités, — et qu'un plébéien, *bien légitimement* plébéien, quelque beau qu'il soit d'ailleurs, ne peut jamais avoir cette finesse d'attaches, parti-

culière aux hommes et aux chevaux de race, — pieds longs et étroits, flexibles et cambrés, — mains effilées et nerveuses, avec des ongles ovales, roses et transparents.

Monsieur de Bracy ajoutait que dans tous les cas exceptionnels, on trouverait, en cherchant bien, quelqu'alliance plus ou moins clandestine entre une jolie aïeule et quelque grand seigneur.

Or, le pied et la main de Maxime étaient irréprochables et nous ne refusons point d'avouer qu'il en tirait quelque vanité.

Somme toute, notre héros (car Maxime

doit être, sinon le premier, du moins un de nos principaux personnages) avait été un jeune homme d'une beauté remarquable, et, encore à l'époque où nous le mettons en scène, il pouvait, malgré ses cheveux un peu gris, plaire davantage que bien des jeunes gens.

La toilette du comte de Bracy était simple et élégante.

Cette toilette consistait en un pantalon blanc de forme anglaise, tombant sur de jolies bottines, — en un gilet de piqué blanc, — une redingote noire, — un col de chemise rabattu sur une étroite cravate d'un vert sombre, — un chapeau gris, — des gants frais et d'une nuance pâle, —

une chaîne de gilet peu voyante, et une petite canne de Verdier, en jonc souple et à tête d'écaille.

Mais cela était porté d'une façon qui n'avait rien de vulgaire, — Maxime donnait à tout l'agencement de son costume un cachet de bon goût et de haute élégance qui frappait à la première vue.

Aussi le comte de Bracy était-il compté, et non sans raison, au nombre des *Rois de la mode.*

En matière de toilette, — d'équipage, — d'ameublement, — Maxime passait pour un oracle.

Et c'était justice.

Avec ses quarante-cinq mille livres de rentes, Maxime, nous le répétons, faisait des choses dignes d'un homme qui en aurait eu cent mille.

Il n'avait que trois chevaux, — deux pour son coupé et un pour la selle, — mais ces trois chevaux étaient des animaux de pure race, d'une beauté hors de ligne et d'une grande valeur.

Il n'avait que deux voitures, — un coupé et une américaine, — mais ces voitures offraient je ne sais quoi de spécial et de recherché qui les recommandait à l'attention et à l'admiration des connaisseurs.

Tous les deux ans, Maxime faisait un

voyage à Londres pour renouveler ses équipages, les carrossiers parisiens ne faisaient, selon lui, rien qui vaille.

Les gens du comte de Bracy étaient peu nombreux, mais leurs livrées étaient dignes des laquais de Richelieu.

Enfin l'appartement que Maxime occupait au deuxième étage de l'une des plus belles maisons de la rue Taitbout était célèbre par son luxe princier et surtout par le cachet de somptuosité artistique qu'il avait su lui donner.

Un bourgeois enrichi, — un banquier millionnaire, — un agent de change retiré des affaires, auraient dépensé cinq cent

mille francs sans avoir réussi à réunir la moitié des choses gracieuses ou merveilleuses qui n'en coûtaient pas cent mille à Maxime.

Il est vrai que beaucoup de ces choses, complétement introuvables aujourd'hui dans le commerce de la haute curiosité et de *la bricabracologie* d'élite, (voir Balzac : *les Parents pauvres, — le Cousin Pons.*) étaient depuis des siècles dans la famille de Maxime et lui venaient par voie d'héritage.

Nous ne décrirons point ici cet admirable logis.

Nous avons deux raisons pour nous abstenir.

La première, c'est que ce serait fort long.

La seconde, c'est qu'une description semblable paraîtrait à nos lecteurs tout aussi aride et tout aussi ennuyeuse que le procès-verbal d'un commissaire-priseur.

Nous aurons d'ailleurs plus d'une fois l'occasion de donner quelques détails sur les parties principales de l'appartement de Maxime, quand nous serons conduits chez lui par les nécessités de notre action, et par les méandres de notre récit.

Et, — maintenant que nous avons eu l'honneur de présenter à notre public le comte Maxime de Bracy et que nous

croyons l'avoir fait suffisamment connaître, du moins sous le rapport physique, — nous n'avons plus qu'à le laisser parler et agir, il se chargera de se présenter lui-même sous le rapport moral.

Et d'abord rejoignons-le, s'il vous plaît, sur le boulevard des Italiens où il poursuit depuis cinq minutes sa promenade solitaire et préoccupée.

Réné. — Marguerite.

II.

RÉNÉ. — MARGUERITE.

Plus d'une fois, pendant ces cinq minutes, Maxime se croisa avec des promeneurs de sa connaissance.

Il échangeait avec eux une poignée de

main ou un signe de tête amical, mais sans entamer une conversation suivie.

D'instant en instant il tirait sa montre pour la consulter, et quelques symptômes d'impatience commençaient à se manifester sur sa physionomie.

Enfin son visage s'éclaircit, il écarta deux ou trois passants qui lui barraient le chemin et, appuyant sa main sur l'épaule d'un jeune homme qui ne l'avait pas encore aperçu, il lui dit :

— Bonsoir, Réné...

— Bonsoir, mon cher comte... — répondit le jeune homme.

— Enfin, vous voici, — c'est heureux, savez-vous !...

— Suis-je en retard ?

— De dix minutes.

— Ainsi, je vous ai fait attendre ?...

— Un peu.

— Je vous en demande mille fois pardon.

— Je vous pardonne de grand cœur, mais, une autre fois, n'oubliez pas ce dicton vieux et sage : — *L'exactitude est la politesse...*

— *Des rois...* — acheva Réné en riant.

— Et des gentilshommes... — poursuivit M. de Bracy d'un ton sérieux.

— Merci de la leçon, — répondit l'interlocuteur de Maxime, — j'en profiterai. — Et maintenant, mon cher comte, dites-moi, je vous prie, si le souper auquel vous devez me conduire est toujours pour cette nuit?...

— Oui, sans doute. — Dans un instant je vous présenterai aux plus illustres chenapans de notre moderne jeunesse dorée, à ces *charmants vauriens*, à ces *aimables mauvais sujets*, comme disaient nos aïeux de la régence, à ces roués modernes enfin, pour qui la vie est un théâtre sur lequel ils jouent tant qu'ils le peuvent, devant un public ébahi, le rôle de gens qui s'amusent,et que ce même public a baptisés

du nom de *viveurs* et de *rois de la mode.*

— Il me semble, mon cher comte, que vous parlez de ces héros avec une certaine ironie !... — dit Réné.

— Si j'en parlais autrement, mon ami, je n'aurais pas le quart de l'esprit qu'on me fait l'honneur de m'accorder... — répliqua Maxime.

— Cependant, vous êtes des leurs !...

— Parbleu !

— Et, vous vous moquez d'eux ?

— Trouverais-je une meilleure occasion de me moquer en même temps de moi-même ?

— Qu'y a-t-il donc de ridicule à s'amuser, s'il vous plaît?

— Rien, — si l'on s'amusait.

— Donc, vous ne vous amusez pas?

— Je m'ennuie à la mort!

— Ce n'est pas croyable!...

— Je ne sais pas si c'est croyable, mais c'est exact...

— Cependant votre vie est une succession de plaisirs.

— Hélas!... oui!...

— Comment, hélas?...

— Du plaisir à heure fixe! — duplai-

sir pendant trois cent-soixante-cinq jours, année commune ! — pendant trois cent-soixante-six, année bissextile ! — sans préjudice des nuits dont je ne parle pas !.. — Vous verrez, mon cher Réné, vous verrez comme c'est amusant !...

M. de Bracy prononça ces dernières paroles avec une si évidente amertume que Réné ne répondit point.

Les deux hommes marchèrent silencieusement à côté l'un de l'autre pendant deux ou trois minutes.

Le comte fut le premier à rompre ce silence.

Il regarda de nouveau sa montre et il dit :

— Il est l'heure. — Venez.

§

L'interlocuteur de Maxime était un tout jeune homme de vingt et un ans environ, mais qui ne semblait pas en avoir plus de dix-sept ou dix-huit.

Il était de taille moyenne, — plutôt petit que grand, blond et mince avec un visage rose et blanc, — une véritable tête de jeune fille.

Ses grands yeux bleus, d'un bleu sombre et profond comme celui du ciel, sem-

blaient refléter une âme d'une candeur angélique.

Ses lèvres avaient un sourire doux et en quelque sorte virginal.

Ce ravissant enfant, car à son aspect le mot *enfant* venait à la pensée plutôt que celui de *jeune homme*, reproduisait avec une merveilleuse exactitude le type gracieux de ces pages du moyen-âge que les tapisseries et les peintures de l'école allemande nous montrent agenouillés sous quelque nef sombre à côté des fières châtelaines.

Une moustache blonde, soyeuse, si légère qu'elle paraissait à peine indiquée, estompait les contours de la lèvre supé-

rieure et corrigeait ce qu'il y avait peut-être de trop efféminé dans les traits de cette délicieuse figure.

Nous saurons bientôt quelle âme et quel caractère la nature capricieuse avait enfermés sous une enveloppe aussi délicate, et nous serons à même d'apprécier si l'apparence extérieure du personnage qui nous occupe, mise en regard de son individualité morale, aurait confirmé ou démenti d'une façon éclatante le système physionomique de Lavater.

C'est ici le lieu, ce nous semble, de tracer rapidement une esquisse biographique du passé de Réné de Savenay, — car tel était le nom du jeune homme que Maxime

de Bracy venait de retrouver sur le boulevard des Italiens.

Le baron de Savenay, père de René, était cité, en 1826, comme l'un des plus riches propriétaires de la Franche-Comté.

Il possédait environ soixante mille livres de rentes, en fonds de terre, et la magnifique habitation de Savenay, située à deux lieues environ de la petite ville de Dôle.

Là, M. de Savenay, dernier représentant d'une vieille famille parlementaire, menait une grande existence de gentilhomme campagnard.

Ceci veut dire que le baron passait deux

mois d'hiver à Dôle, où il avait un hôtel et où il donnait trois ou quatre bals à l'aristocratie de la ville.

Le reste du temps il habitait son château de Savenay, tenant constamment table ouverte et, chaque automne, conviant toute la noblesse de la province à de magnifiques chasses à courre, dont le journal du département ne manquait jamais de constater les résultats.

Ces chasses jouissaient d'une véritable célébrité et les premiers veneurs de France parlaient avec estime des équipages de chasse, — piqueurs, chiens et chevaux, — de M. de Savenay.

En outre de ces plaisirs princiers, il y en avait au château beaucoup d'autres et de tous les genres.

Concerts et bals improvisés, — parties de cheval, — promenades sur l'eau, — feux d'artifice et galas se succédaient sans interruption.

Le maître de la maison était jeune encore, riche et heureux. — Ses hôtes se voyaient cordialement accueillis et largement fêtés, — tout cela poussait aux joyeuses expansions et l'on rencontrait à Savenay, plus peut-être que partout ailleurs, un véritable échantillon de la vieille gaîté française et de la proverbiale gaîté franc-comtoise.

Seulement, chacun s'étonnait qu'à l'âge du baron (il atteignait sa trente-cinquième année), et dans la magnifique position où il se trouvait, il n'eût pas encore manifesté le désir de faire partager son bonheur à un autre lui-même, c'est-à-dire à une compagne.

Maintes fois des ouvertures à ce sujet avaient été faites à M. de Savenay par d'anciens amis de sa famille qui redoutaient de voir s'éteindre un nom qu'entouraient dans la province l'estime et la considération générales.

Les plus riches et les plus belles héritières de Franche-Comté avaient été mises

en quelque sorte à la disposition du baron.

Il n'avait qu'à faire un choix, et on lui donnait la presque certitude que sa demande serait favorablement accueillie.

M. de Savenay répondait en souriant qu'il n'était point l'ennemi du mariage, mais que, se trouvant parfaitement bien de son existence de garçon, il ne se marierait que lorsque son cœur aurait parlé.

Or, jusqu'à ce moment, son cœur avait jugé convenable de conserver le mutisme le plus absolu.

Rien n'arrive jamais ni comme on le dé-

sire, ni comme on le craint, ni comme on le prévoit, dit un proverbe.

Ce proverbe est d'une application quotidienne.

Une grande surprise était réservée à tous les gens de la connaissance de M. de Savenay.

Ce dernier partit un beau matin pour un voyage qui devait durer deux ans.

Son projet était de parcourir la Suisse, l'Italie, l'Allemagne et tout le nord de l'Europe.

Il n'emmenait personne avec lui.

Pendant les trois premiers mois qui

suivirent son départ, le baron écrivit de temps à autre aux quelques parents éloignés qu'il avait en Franche-Comté.

Puis ses lettres cessèrent tout-à-coup et si complétement que l'on eut la crainte qu'il ne lui fût arrivé quelque accident.

Il n'en était rien.

Au bout d'un peu plus d'un an, le baron revint dans ses terres à l'improviste et sans avoir annoncé son retour à qui que ce fût.

Seulement il n'était plus seul.

Une jeune femme l'accompagnait.

La sienne, — car M. de Savenay s'était marié pendant son voyage, et madame de Savenay était grosse de plusieurs mois.

Nous le répétons, la surprise fut grande, mais elle céda bientôt la place à la curiosité.

Chacun voulut connaître la nouvelle mariée contre laquelle, dès l'abord, se manifesta un sentiment de défaveur et d'hostilité.

On croyait généralement à une mésalliance de la part du baron et cette supposition était vraisemblable en effet, car enfin quand on épouse une femme, son égale par la fortune et par la posi-

tion sociale, on n'entoure point son union d'un impénétrable mystère, et l'on ne se marie pas, comme si l'on commettait une mauvaise action, au loin et sans que personne en sache rien.

Ajoutez à cela que beaucoup de mères avaient rêvé de faire du baron le mari de leurs filles, et que rien ne se courrouce plus volontiers qu'un désir non-réalisé et qu'une ambition déçue.

Ces dispositions hostiles furent cependant de courte durée.

Elles ne tinrent point contre la beauté touchante et contre le charme tout-puissant de Marguerite de Savenay.

La jeune femme atteignait dix-huit ans à peine.

Il y avait dans son extrême jeunesse et dans son angélique visage quelque chose d'irrésistible.

Elle était pâle et blonde, avec de grands yeux bleus un peu tristes, comme une fille mélancolique de la brumeuse Allemagne.

Elle souriait rarement, mais son sourire avait une douceur infinie.

Des larmes muettes voilaient parfois le sombre azur de ses prunelles.

Son regard timide remuait profondément le cœur.

Rien ne se pouvait critiquer, d'ailleurs, ni dans la personne, ni dans les manières de Marguerite.

Elle avait la distinction simple et innée d'une jeune reine, et son moindre mouvement recélait une grâce.

Elle accueillait les hôtes de son mari avec une bienveillance affectueuse, avec une déférence empressée, qui lui conciliaient dès le premier moment toutes les sympathies.

Un mois après son arrivée, on ne l'appelait plus dans le pays que : *la Perle de Savenay*.

Et chacun convenait que jamais surnom n'avait paru mieux mérité.

Un fils.

III.

UN FILS.

L'attitude de Marguerite, vis-à-vis de son mari, était parfois un peu bizarre.

Elle semblait l'aimer avec une profonde tendresse, et pourtant il y avait des mo-

ments où elle s'éloignait de lui comme s'il lui eût inspiré de l'effroi.

Presque toujours son regard, en s'attachant sur le baron, exprimait le respect et la reconnaissance, — des éclairs de passion passaient souvent dans ce regard.

Quand Marguerite adressait la parole à son mari, on eût dit que sa voix tremblait, — elle ne lui parlait jamais qu'avec une sorte de soumission humble et craintive que rien ne semblait justifier car le baron aurait volontiers passé sa vie aux genoux de sa femme qu'il idolâtrait, et le moindre désir exprimé par elle était un ordre pour lui.

Au moment de son arrivée en Franche-Comté madame de Savenay, nous l'avons déjà dit, était grosse de plusieurs mois.

Cette grossesse, dont chacun faisait compliment au baron et à sa femme, ne semblait point apporter dans le jeune ménage cette joie ou plutôt ce délire que la venue d'un enfant cause ordinairement à deux époux qui s'aiment.

A mesure que le moment de la délivrance approchait, Marguerite devenait plus triste.

Quelquefois, et pendant de longues heures, on la cherchait vainement à travers le parc.

Elle était enfermée dans un petit oratoire attenant à sa chambre et là, agenouillée devant un crucifix et la tête cachée entre ses deux mains crispées, elle pleurait des larmes amères.

Monsieur de Savenay, lui aussi, semblait soucieux, et, quoiqu'il s'efforçât de dissimuler le chagrin inconnu qui le rongeait, il ne pouvait effacer le pli permanent et profond qui se creusait entre ses sourcils, — il ne pouvait cacher le cercle de bistre que des nuits d'insomnie traçaient autour de ses yeux.

—Vous êtes bien heureux !...Vous allez être père !... — lui répétaient les visiteurs qui se succédaient chaque jour au château.

Et il répondait :

— Oui !.. bien heureux ! — d'une voix qui voulait être joyeuse et au fond de laquelle un observateur attentif aurait deviné un sanglot contenu, qui montait avec chaque mot de son cœur à ses lèvres.

L'heure arriva.

Quinze jours à l'avance, le plus habile accoucheur de Paris avait été mandé au château.

Quand les douleurs de l'enfantement commencèrent, le baron quitta la chambre de sa femme.

— Le courage lui manquait, — disait-

il, — pour voir souffrir Marguerite et pour entendre ses cris.

L'accouchement fut pénible.

Tant qu'il dura, monsieur de Savenay se promena ou plutôt courut comme un fou à travers le parc.

C'était par une sombre et froide journée du milieu de décembre.

Il pleuvait, — et cependant le baron marchait tête nue sous la pluie.

Enfin son supplice eut un terme.

Le chirurgien vint à lui.

En le voyant s'avancer, monsieur de Savenay s'arrêta.

— Eh bien?... — demanda-t-il avec anxiété.

—C'est fini.

— Ma femme?...

— Est aussi bien que possible...

— Dieu soit béni!.. — s'écria le baron.

— Vous avez un fils... — poursuivit l'accoucheur, — un petit garçon charmant, peut-être un peu frêle, mais cependant vivace et bien constitué... — il vivra, j'en réponds...

— Tant mieux... — murmura monsieur de Savenay d'une voix brisée et comme éteinte.

— Venez voir madame la baronne, — votre présence lui fera du bien, — reprit l'accoucheur.

— Oui... allons.

Et le baron se laissa entraîner par le chirurgien plutôt qu'il ne le suivit.

Quand il entra dans la chambre de sa femme, Marguerite était très-pâle et elle avait les yeux fermés.

Elle les rouvrit en entendant le pas de son mari et elle poussa un faible cri.

Le baron se pencha vers elle et l'embrassa sur le front en lui disant tout bas :

— Chère enfant, du courage...

Il la sentit frissonner sous son baiser.

Il la regarda.

Elle pleurait.

A côté du lit une sage-femme subalterne, qu'on avait fait venir pour aider le chirurgien, enveloppait un petit enfant dans des langes richement brodés.

Cet enfant était chétif et semblait n'avoir qu'un souffle de vie.

— Tenez, monsieur le baron, — s'écria la sage-femme, — regardez ce cher amour et embrassez-le, — voyez donc comme il est mignon !... il vous ressemble déjà comme deux gouttes d'eau !... aussi vrai que je m'appelle Reine Nivet !..

Et, tout en parlant, elle tendit l'enfant à monsieur de Savenay.

Ce dernier devint plus pâle encore qu'il ne l'était auparavant et recula d'un pas.

Marguerite avait tout vu et tout entendu.

Malgré sa faiblesse elle s'appuya sur ses deux coudes, la tête penchée en avant et le regard rempli d'épouvante, comme s'il allait se passer quelque chose de terrible.

Monsieur de Savenay s'aperçut de ce mouvement.

Son visage se rasséréna, — ses lèvres

sourirent, — il étendit ses bras pour prendre l'enfant et il l'embrassa en disant :

— Pauvre cher ange... il ressemble à sa mère... il sera beau comme elle...

Ensuite il le rendit à la sage-femme et il s'approcha de nouveau du lit.

— Oh ! — murmura madame de Savenay en saisissant la tête de son mari avec ses deux mains et en l'appuyant sur son cœur avec une sorte de délire ; — oh! tu es bon !... tu es bon comme Dieu lui-même... Oh !... qu'avais-je fait pour mériter cela !...

Et, épuisée par cet effort passionné,

madame de Savenay retomba en arrière et referma les yeux.

— Monsieur, — dit alors l'accoucheur, — madame la baronne a besoin de calme et de repos, je vous engage à quitter momentanément cette chambre...

Monsieur de Savenay suivit ce conseil.

Il se retira dans sa bibliothèque où il s'enferma.

Au bout de deux heures un domestique vint frapper à la porte.

— Que voulez-vous? — demanda le baron.

— Madame prie monsieur le baron de

vouloir bien passer auprès d'elle, — répondit le domestique.

— J'y vais, — fit monsieur de Savenay.

Et, en effet, il se rendit aussitôt à la chambre de Marguerite.

Cette dernière était seule.

Le baron prit un siége, s'assit auprès du lit de sa femme et lui dit :

— Vous avez désiré me voir, ma chère Marguerite?

— Oui, mon ami.

— Que voulez-vous de moi?

Il y eut un instant de silence.

La jeune femme semblait hésiter à répondre.

On entendait dans la pièce voisine les plaintifs vagissements du nouveau-né.

— Mon ami, — murmura enfin Marguerite, — vous êtes noble et grand, vous avez toutes les délicatesses et toutes les générosités... vous êtes si bon et si miséricordieux envers moi, que je ne devrai plus vous parler qu'à genoux, que je devrai baiser la trace de vos pas... mais il y a des générosités et des dévouements dont il ne faut point abuser...

Le baron interrompit Marguerite.

— Que voulez-vous dire, mon amie, —

lui demanda-t-il, — je ne vous comprends pas...

— Je veux vous demander vos ordres...

— Mes ordres !... à quel sujet ?...

— Au sujet de... ce pauvre enfant qui vient de naître...

— Eh ! bien ?...

— Eh bien !... que va-t-il devenir ?... où dois-je l'envoyer ?...

Les sanglots étouffaient la voix de Marguerite.

— Mon amie, — répondit le baron d'un ton où la fermeté s'alliait à la douceur, et en prenant la main de sa femme, — la

place d'un fils est dans le château de son père ; — notre enfant doit vivre ici et n'en doit pas sortir...

— Mon Dieu ! — s'écria Marguerite avec éclat au milieu des larmes qui la suffoquaient, — mon Dieu, vous l'entendez !... oh ! je ne mourrai point heureuse si je ne puis mourir en donnant ma vie pour cet homme !...

§

L'accoucheur ne s'était pas trompé. — L'enfant vécut et reçut au baptême le nom de René.

Marguerite le nourrit elle-même.

Le berceau de son fils fut placé auprès de son chevet.

Une nuit, elle eut un rêve horrible.

Il lui sembla qu'un cri de Réné la réveillait soudain, qu'elle s'élançait de son lit et qu'elle se penchait sur le berceau.

Oh ! terreur !... oh ! désespoir !... le pauvre petit corps de Réné se tordait dans les convulsions de l'agonie, tandis qu'un long serpent aux écailles livides et à la tête plate enroulait ses anneaux visqueux autour des membres délicats de l'enfant et lui enfonçait dans la gorge ses crocs empoisonnés.

Pendant un instant madame de Savenay se débattit vainement sous le poids de cet épouvantable cauchemar.

Dire ce qu'elle souffrit, nous ne le pourrions pas !... — toutes les mères le comprendront.

Enfin elle s'éveilla.

Il y eut alors pour elle un moment de joie ineffable et suprême.

Elle avait rêvé !...

Rien n'était vrai !

Réné vivait !...

Mon Dieu !.. que cette joie fut courte !.. Un appel d'agonie, un cri pareil à celui

du rêve, partit soudain du berceau et retentit aux oreilles et dans le cœur de la pauvre mère.

Comme dans son rêve, elle bondit hors du lit et courut à son fils.

Comme dans son rêve, Réné se tordait, mourant, sous l'étreinte fatale de cet implacable serpent qu'on appelle *le croup*.

Madame de Savenay tomba foudroyée sur le tapis, en s'écriant :

— Dieu me punit ! Dieu est juste !...

Mais elle se releva aussitôt.

Elle n'avait pas le droit de mourir avant qu'on eût sauvé son fils !

— Au secours !... au secours !... — cria-t-elle d'une voix désespérée.

On accourut.

Elle montra l'enfant et dit :

— Des médecins !... courez !...

En moins d'une heure le meilleur médecin de Dôle arrivait au château.

— Eh bien ?... — lui demanda madame de Savenay éperdue.

Le médecin examina l'enfant et répondit :

— Il est encore temps.....

— Merci, mon Dieu !... — murmura la pauvre mère.

Puis elle s'évanouit, brisée par les doubles tortures du rêve et de la réalité.

Quand vint le jour, Réné était hors de tout péril.

Mais le délire venait de s'emparer de madame de Savenay qu'une ardente fièvre de lait clouait sur son lit et dont l'état paraissait des plus alarmants.

Le médecin ne cacha pont ses inquiétudes au baron.

Les lèvres de M. de Savenay murmurèrent une fervente prière, il offrit à Dieu sa vie en échange de celle de sa femme.

Ce vœu touchant ne fut point exaucé.

Trois jours après, le baron était veuf et Réné était orphelin.

Heureuse enfance !...

IV.

HEUREUSE ENFANCE !...

Chers enfants, dansez, sautez !...
Votre âge
Échappe à l'orage !...
(BÉRANGER.)

La mort de Marguerite porta à M. de Savenay un coup si terrible que l'on crut pendant longtemps qu'il ne s'en relèverait pas.

Aux premières crises du désespoir succéda une maladie de langueur qui mit le baron à deux doigts de la mort.

La bonté de sa nature et la force de sa constitution le sauvèrent, mais, bien que hors de danger, il demeura sombre et taciturne.

Le château de Savenay, autrefois si joyeux et si rempli de mouvement et de bruit, devint silencieux et triste comme un cloître abandonné.

Le baron y vécut presque seul.

Il avait renvoyé la plupart de ses domestiques en leur assurant des pensions qui

les mettaient à l'abri du besoin pour le reste de leur vie.

Ceux qu'il avait conservés devaient ne jamais lui adresser la parole sans être interrogés, ne laisser parvenir personne jusqu'à lui et respecter les noires rêveries dans lesquelles il aimait à se plonger.

Le baron trouvait une sorte de volupté lugubre à s'isoler dans ses douloureux souvenirs.

Dès le lendemain de la mort de Marguerite, l'ordre avait été donné par lui d'éloigner Réné du château.

L'enfant avait été mis en nourrice dans un des villages environnants et le baron

semblait éviter avec le plus grand soin de parler de lui et même d'en entendre parler.

Cette sorte de répulsion semblait naturelle à tout le monde.

M. de Savenay adorait sa femme et il ne pouvait pardonner à son fils, — disait-on, — d'avoir été la cause innocente de la mort de sa bien-aimée Marguerite.

En revanche, et comme pour dédommager l'enfant de la froideur paternelle, la mère nourricière du petit Réné s'était éprise pour lui d'une vive et profonde tendresse, et lui prodiguait plus de caresses qu'à ceux même qui étaient véritablement ses fils.

Peut-être, s'il eût été élevé au château de Savenay, entouré d'un trop grand luxe de soins et de précautions, Réné n'eût-il pas vécu, comme ces plantes frêles qui s'étiolent et meurent étouffées par l'atmosphère de la serre chaude où elles ont été transportées.

Au contraire, la vie agreste et la rude éducation de ses premières années fortifièrent Réné et lui permirent de vivre.

Les fleurs des prairies et les jeunes pousses des taillis lui communiquèrent un peu de leur sève et de leur verdeur.

A la vérité il resta plus frêle et plus chétif, plus pâle et plus délicat que les au-

tres enfants de son âge, mais il grandit cependant et ses forces se développèrent d'une façon que l'on n'aurait osé ni attendre ni espérer.

Son intelligence surtout était vive et brillante, et bien supérieure à celle de ses rustiques compagnons.

Quant à son instruction, nous n'en parlerons point, et pour cause, car il n'en recevait aucune.

Six années se passèrent.

Réné, dont les ardeurs du soleil et les intempéries de l'air n'avaient pu hâler le teint blanc et mat, était beau comme un chérubin, avec ses grands cheveux blonds

soyeux, qui retombaient sur ses épaules en boucles naturelles.

A le voir au milieu des quatre enfants de sa nourrice, vêtu comme eux, parlant leur patois grossier, et mordant à belles dents une gigantesque tartine de pain bis recouverte de fromage blanc, Réné semblait un ange tombé du ciel, par hasard, parmi ces fils de paysan.

Réné savait bien, pour l'avoir entendu dire, qu'il était le fils de M. le baron de Savenay, lequel était immensément riche, possédait un château et le viendrait chercher un jour.

Mais ces mots : *Baron* — *Richesse* et *Châ-*

teau, n'offraient qu'un sens très-vague à l'esprit de l'enfant.

Son père, le baron, il ne le connaissait point.

Il connaissait au contraire le mari de sa nourrice qu'il appelait *papa*. — Il le connaissait et il l'aimait.

Il aimait aussi sa nourrice.

Il aimait ses frères de lait.

Il aimait la servante et les garçons de la ferme.

Il aimait les gros chiens, avec lesquels il se roulait et qui lui léchaient les mains et le visage, sans lui faire jamais de mal.

Il aimait les bœufs roux, — les vaches blanches et noires, qui faisaient, comme dans les vallons suisses, tinter à leur cou des clochettes sonores.

Il aimait les moutons et les chèvres.

Les gros dindons qui l'effrayaient un peu, — les canards et les poules qui lui pondaient de si bons œufs frais.

Il aimait tout, enfin, tout, jusqu'à la mare de la basse cour, à l'eau verte et bourbeuse, dans laquelle il avait roulé deux ou trois fois, quand il était encore bien petit.

Certes, si Réné avait été d'âge à savoir ce que c'était que l'avenir, il n'eût point

ambitionné de plus grand bonheur que de passer sa vie entière dans la ferme de sa nourrice.

Peut-être est-ce là, en effet, que Réné eût trouvé le vrai bonheur.

Mais la destinée en avait décidé autrement.

§

Le baron de Savenay avait toujours été pieux, — nous croyons l'avoir indiqué.

Dans les premiers temps de son veuvage il s'était laissé entraîner par les trans-

ports de sa douleur, jusqu'à blasphémer contre la bonté et contre la justice de Dieu.

Mais un jour arriva où le repentir descendit en lui et où, après avoir confessé sa faute, il se demanda s'il n'avait pas des devoirs sacrés à remplir, devoirs qu'il négligeait depuis trop longtemps.

La réponse fut affirmative.

M. de Savenay résolut de réparer ses torts et de les réparer sur-le-champ.

Il donna l'ordre de lui seller un cheval et il prit le chemin du village où grandissait le fils de Marguerite, cet enfant venu au monde dans la tristesse, cet enfant qui

n'avait jamais fait verser que des larmes et dont la naissance cachait un mystère de douleurs que nous pénétrerons un jour.

Saulcy, — tel est le nom du village qu'habitait Réné, — est un charmant hameau, situé dans la position la plus pittoresque et se cachant sous des massifs de grands arbres, comme un nid d'alouettes sous une touffe d'herbe.

On y arrive, du côté de Savenay, par un chemin creux presque pareil à ceux de la Vendée et bordé de chaque côté par une double haie d'aubépine.

Le baron suivait au pas de son cheval ce sentier parfumé, et, pour la première

fois depuis six années, il éprouvait une sorte de bien-être en respirant les senteurs enivrantes que la nature répand à profusion dans les jours du printemps.

Il s'abandonna d'abord à ce bien-être qu'il ressentait.

Puis sa pensée retourna en arrière.

Il vécut par le souvenir.

Il se dit qu'il eût été bien doux de parcourir ce même sentier, par cette radieuse matinée, avec sa Marguerite, à cheval tous les deux, elle, souriant et, lui, jetant son bras amoureux autour de la taille ronde et souple de la jeune femme.

Les rênes s'échappèrent alors des mains de monsieur de Savenay.

Sa tête se pencha et de grosses larmes voilèrent ses regards.

En ce moment son cheval s'arrêta brusquement.

Le baron leva les yeux d'une façon toute machinale et il lui sembla, avec une ivresse mêlée d'une sorte d'effroi, qu'une vision du ciel se manifestait à lui.

Marguerite venait de lui apparaître.

Marguerite était debout, en face de lui, et le regardait avec ses grands yeux bleus, si limpides et si profonds.

— Viens-tu me chercher ?... — murmura-t-il avec un religieux enthousiasme, — viens-tu me chercher pour m'emmener avec toi ?...

M. de Savenay achevait à peine cette invocation passionnée qu'il s'aperçut qu'il n'était point le jouet d'une erreur décevante.

Ce n'était pas une illusion mensongère, ce n'était pas une vision de l'autre monde qui s'offrait à lui, — c'était la réalité.

En effet, un groupe de cinq enfants lui barraient le chemin, et l'un de ces enfants était l'image fidèle, était le vivant portrait de sa Marguerite tant pleurée.

Le baron comprit tout.

Il sauta à bas de son cheval et courant au petit garçon dont il prit entre ses mains les deux mains délicates, il lui demanda :

— Vous vous appelez Réné, n'est-ce pas?...

— Oui, — répondit l'enfant.

Et il ajouta avec une sorte d'orgueil :

— Réné de Savenay.

A cet instant précis il se fit dans le cœur et dans les sentiments du baron, un changement complet, — absolu, — incompréhensible.

Tout ce qu'il y avait d'amer dans les

souvenirs du passé s'effaça comme par enchantement.

Il ne vit plus dans Réné que l'image de Marguerite.

Il se dit que deux âmes semblables devaient habiter dans deux corps si pareils.

Et tout l'amour brûlant qu'il avait éprouvé pour la mère se reporta en sainte affection sur l'enfant.

Il prit Réné entre ses bras, il le serra contre sa poitrine, et il couvrit son beau visage de baisers dévorants et de larmes qui avaient leur douceur.

Réné ne s'effraya point de ces caresses, mais il s'en étonna.

— Qui donc que vous êtes, vous, monsieur? — demanda-t-il , — je ne vous ai jamais vu...

— Je suis ton père, mon enfant... — répondit le baron à travers ses larmes.

— Tiens!... — fit Réné , — alors vous êtes le monsieur du château de Savenay?

— Oui, mon enfant...

— Oh ! bien, alors — continua Réné, — puisque vous êtes papa je vous aimerai bien quand je vous connaîtrai, mais,à présent je ne vous connais pas encore,j'aime bien mieux papa Guillaume...

Le père nourricier de Réné s'appelait Guillaume.

Le baron allait répondre.

L'enfant ne lui en laissa pas le temps.

— Est-ce que c'est à vous, ce beau *dada-là*?... — demanda-t-il, en désignant le cheval qui essayait, mais vainement, de mâcher quelques brins d'herbe.

— Oui, mon enfant... — dit M. de Savenay.

— Puisque vous êtes papa, mettez-moi sur votre *dada*... je voudrais aller à *dada*...

Le baron eut un sourire et il obéit à l'enfant.

Réné se mit à battre de ses deux petites jambes les flancs du cheval que M. de Sa-

venay tenait par la bride et il commença à crier de sa voix douce, qu'il s'efforçait d'enfler :

— Hue !... dada !... au galop !... dada !...

— Si tu veux, mon enfant, — fit le baron, — tu auras à toi un cheval, beaucoup plus petit que celui-ci, et sur lequel tu pourras monter sans l'aide de personne ?...

— Oui, — répondit Réné, — je veux bien... je veux tout de suite...

— Dès demain, — fit M. de Savenay.

— Oh ! — s'écria Réné, — demain, c'est loin !... — aujourd'hui je veux aller à

dada à la ferme, — Je veux que papa Guillaume et maman Jeanne me voyent arriver à dada !...

M. de Savenay se mit aussitôt en devoir de satisfaire à cette fantaisie de l'enfant.

Il fit marcher le cheval qui s'avança gravement, portant son gentil cavalier et suivi des quatre fils de la nourrice.

Quand cette dernière vit entrer tout ce monde dans la cour de la ferme et qu'elle reconnut le baron, elle poussa une exclamation d'étonnement.

Cet âge est sans pitié!...

V.

CET AGE EST SANS PITIÉ !...

— Oh ! Jésus, mon doux Seigneur !... — s'écria la fermière qui n'en pouvait croire ses yeux, — ah ! sainte Marie, mère de Dieu !... c'est-il en vérité possible !...

— Vois-tu, maman Jeanne, — dit en ce

moment le petit Réné, — vois-tu comme je me tiens bien sur le grand *dada* !...

— Oui, mon fieux!... — répondit Jeanne, — te voilà beau et hardi, ni plus ni moins qu'un garçonnet de quinze ans !...

M. de Savenay prit l'enfant dans ses bras, l'enleva de la selle et le posa à terre.

Réné courut à sa nourrice.

— Maman Jeanne, — murmura-t-il à l'oreille de cette dernière, — ce monsieur que voilà dit qu'il est mon papa... — Est-ce que c'est vrai?...

— Mais je le crois bien, que c'est vrai !.. — répliqua Jeanne, — c'est M. le

baron de Savenay dont nous te parlons si souvent, que nous te recommandons de bien aimer et pour qui tu fais ta prière, matin et soir...

— Cher enfant!... — dit le baron en embrassant de nouveau Réné, — il prie pour moi!...

— Et aussi pour maman Marguerite qui est au ciel, — répondit Réné.

Les yeux de M. de Savenay se mouillèrent.

— Madame, — dit-il à la nourrice avec émotion, — vous êtes une bonne et digne femme...

— Oh! ça, monsieur le baron, je m'en

pique... J'ai le cœur sur la main, et d'ailleurs j'aime le petit comme s'il était véritablement à moi... n'est-ce pas, mon Réné, que je t'aime?...

— Oui, maman Jeanne... tu me donnes des belles tartines, mais ce monsieur qui est mon papa a dit qu'il me donnerait un petit dada...

Tout ceci se passait dans la cour de la ferme.

En ce moment un grand et robuste paysan, vêtu d'une blouse bleue et coiffé d'un bonnet de coton bariolé, parut sur le seuil de la maison.

— Eh! Guillaume, — lui cria Jeanne, — viens donc vite...

— Qu'est-ce qu'il y a ? — demanda le paysan.

— Il y a que voici monsieur le baron...

— Quel baron?...

— Imbécile!... M. le baron de Savenay, le père du petit...

— Tiens! tiens! tiens! — fit Guillaume avec une stupeur manifeste et en s'avançant lentement, tandis qu'il tortillait son bonnet de coton entre ses gros doigts.

— Il paraît, mon ami, — fit M. de Savenay, — que ma présence ici, vous étonne beaucoup...

— Oh! pour ça, c'est vrai, tout de

même, — répondit Guillaume avec ce rire naïf, particulier aux paysans francs-comtois.

— Et, pourquoi donc?...

— Dam, monsieur le baron, nous croyions que vous ne viendriez jamais nous faire visite...

— Vous croyiez cela?...

— Pardine!... depuis six ans que le petit est à la ferme et que nous ne vous avons point vu!...

— Mon ami, — dit le baron avec douceur, — est-ce donc une raison parce que j'ai été pendant six ans mauvais père, pour que je le sois toujours?... — est-ce donc

une raison parce que j'ai eu des torts graves, pour que je ne les repare jamais ?...

Guillaume ne sut que répondre.

Jeanne prit la parole.

— Oh ! monsieur le baron, — s'écria-t-elle, — nous ne vous avons point accusé !..

— Je m'accuse moi-même... — murmura M. de Savenay.

— D'ailleurs le petit se trouve heureux avec nous, — continua Jeanne, — et, tant que vous voudrez nous le laisser, nous le garderons, et de bien grand cœur je vous jure !...

— Je le répète, mes amis, vous êtes de

braves et dignes gens, et je vous récompenserai comme vous le méritez, de tout ce que vous avez fait pour mon fils...

— Nous ne méritons aucune récompense, monsieur le baron, ce n'est point par intérêt que nous aimions le petit et cependant nous étions bien payés... beaucoup plus que ça ne valait... — est-ce que vous allez l'emmener?...

— Oui, mes amis.

— Bientôt?...

— Aujourd'hui même.

Jeanne se mit à pleurer.

—Je me suis privé si longtemps par ma

faute de la présence de mon fils, — ajouta le baron, — que je dois avoir hâte, vous le comprenez, de jouir de lui tout à mon aise...

— Oh ! je comprends cela, — répondit la fermière, — mais, voyez-vous, de savoir que ce cher enfant va partir, ça me fait autant de mal que si on m'enlevait un des miens...

Jeanne se tourna vers ses quatre marmots qui assistaient à cette scène, la bouche béante et les yeux largement ouverts.

Rendons-leur la justice de convenir qu'ils ne comprenaient pas un mot à tout ce qui se passait devant eux.

Et l'excellente femme reprit :

— Dites donc, les mioches, votre frère Réné va s'en aller d'ici et vous ne le verrez plus...

L'effet de ces paroles fut aussi prompt que celui de la machine électrique.

A l'instant même, huit coudes se levèrent, — huit poings fermés s'appuyèrent sur autant d'yeux et quatre sanglots retentirent.

Au bout d'une seconde, Réné, distrait un instant par l'attention qu'il prêtait au cheval de son père, joignit ses cris et ses pleurs à ceux de ses frères de lait.

Il frappait du pied, il se tirait les cheveux et il répétait avec désespoir :

— Non !... non !... non !... je ne veux pas partir !...

— Vous voyez, monsieur le baron, — dit alors Jeanne avec l'accent d'un légitime orgueil, — oh ! il nous aime bien, allez !...

En face de l'amère désolation de Réné, monsieur de Savenay comprit que le seul parti à prendre était de temporiser et qu'il serait vraiment cruel d'enlever un pauvre enfant du milieu de ceux qu'il s'était accoutumé à considérer comme sa famille, pour le transporter malgré sa résistance dans un endroit inconnu pour lui,

où des visages également inconnus l'entoureraient.

Le baron déclara donc à Réné qu'il le laisserait à la ferme tant qu'il le voudrait.

Aussitôt le sourire remplaça dans tous les yeux et sur toutes les lèvres les larmes et les cris, et la joie la plus franche et surtout la plus bruyante se manifesta.

Monsieur de Savenay passa le reste de la journée auprès de Réné, et il repartit le soir pour le château, en annonçant qu'il reviendrait le surlendemain.

L'enfant, qui déjà s'était habitué à lui et à ses caresses, le vit s'éloigner avec une sorte de regret.

Deux jours après, le baron revint en effet, ainsi qu'il l'avait annoncé.

Il était accompagné d'un domestique qui tenait en main un ravissant petit poney des Hyglands, bai brun, avec une longue queue et une crinière noires et flottantes.

La selle, la bride, et tout le reste de l'équipement étaient en maroquin rouge, avec le mors et les étriers en argent.

M. de Savenay avait acheté la veille cette charmante petite bête à un Anglais qui ne songeait pas le moins du monde à s'en défaire et qui avait été décidé par le prix fabuleux qu'en avait offert le baron.

A la vue du poney, Réné poussa des cris de joie.

Il se mit en selle, séance tenante, et, au bout d'une heure, il faisait au petit trot et sans être soutenu par personne tout le tour de la ferme.

Les fils du fermier montèrent ensuite à cheval.

Mais, à la première secousse, ils perdaient l'équilibre et tombaient désarçonnés sur le gazon, au milieu de grands éclats de rire.

Ce jeu se prolongea jusqu'au soir, et l'on comprend bien que les enfants ne s'en lassèrent point.

M. de Savenay promit de revenir le lendemain pour donner une nouvelle leçon d'équitation.

Réné commençait à adorer le baron qu'il n'appelait plus autrement que *papa*.

Les visites à la ferme durèrent huit jours.

Au bout de ce temps, M. de Savenay invita Guillaume, Jeanne et leurs enfants à venir passer avec Réné la journée du dimanche au château.

Cette invitation fut joyeusement accueillie.

Réné n'était jamais sorti de la ferme.

Par conséquent, pour lui, le mot de *Château* ne signifiait rien de précis.

Il demeura d'abord muet et stupéfait en face des merveilles de la demeure de son père.

Mais, à la vue de ce luxe, de cette élégance, de cette richesse, — des instincts jusqu'alors inconnus s'éveillèrent soudainement dans son âme.

Il comprit qu'il était chez lui, — que tout ce qu'il voyait lui appartenait, — et qu'il n'avait qu'à vouloir pour obtenir aussitôt.

Il devina la supériorité fictive de sa position de fils de gentilhomme riche, sur

celle de ces petits paysans que jusqu'à cette heure il avait considérés comme ses frères.

Et, tout aussitôt, il abusa de cette supériorité et il s'efforça de la leur faire sentir.

Jusque-là il avait été leur égal et leur camarade.

Il devint leur maître et leur tyran.

Les fils de Guillaume, dans l'esprit desquels la distinction des positions sociales se faisait plus lentement ou même ne se faisait pas du tout, ne s'accommodèrent point des grands airs de Réné.

Ils invoquèrent le droit du plus fort et Réné fut battu.

Ce dernier poussa les hauts cris et courut se plaindre à son père.

Le baron était trop juste pour donner tort aux enfants du fermier, qui, après tout, n'avaient fait qu'user du droit de légitime défense et de celui de représailles.

Seulement il exploita cette circonstance au profit de ses désirs.

Il démontra à René que ses frères de lait étaient d'une nature grossière avec laquelle sa nature fine et délicate ne pouvait point sympathiser entièrement.

Il lui fit comprendre que sa place était au château où il se trouverait bien plus

heureux qu'à la ferme, car il y serait seul, car il y serait maître.

Ces raisonnements, appuyés d'ailleurs par la rancune des coups de poings reçus, parurent à Réné assez convaincants.

Cependant l'idée de la solitude l'effrayait quelque peu.

Mais le baron lui fit présent d'un joli petit fusil, à canon damasquiné, garni en velours et monté en argent.

Il lui promit, en outre, de lui apprendre à s'en servir et de le mener chaque jour tirer des oiseaux dans le parc.

Réné n'hésita plus.

Il déclara, séance tenante, qu'il ne retournerait pas à la ferme.

Cette décision causa une grande douleur à Guillaume, à Jeanne et surtout à leurs enfants qui, eux, n'avaient conservé nulle rancune des coups de poing qu'ils avaient donnés.

Beaucoup de larmes coulèrent.

Le reste de la journée se passa tristement.

Réné, lui-même, au fond, n'était pas gai, tant s'en faut, — mais un bizarre amour-propre, une sorte de faux point d'honneur, incompréhensible chez un en-

fant de cet âge, l'empêchait de laisser voir son chagrin.

Les bons fermiers quittèrent le château avec la conviction douloureuse que Réné était un méchant cœur qui ne les avait jamais aimés.

Monsieur de Savenay ne put s'empêcher de partager en partie cette conviction et de s'en affliger profondément.

Il invita Jeanne et Guillaume à ramener leurs enfants le dimanche suivant.

Mais les paysans refusèrent.

Les mauvais livres.

VI.

LES MAUVAIS LIVRES.

Réné n'était point installé depuis huit jours au château de Savenay que déjà son véritable caractère se dévoilait tout entier.

L'enfant se montrait volontaire et tapageur, — exigeant et impérieux.

Il fallait que tout cédât devant lui, — il fallait que chacun se pliât à ses moindres caprices.

Il ne craignait personne et pas plus le baron qu'un autre. — C'est tout au plus si M. de Savenay parvenait à se faire obéir, en élevant la voix et en menaçant de se montrer sévère.

Enfin, pour les hommes et pour les choses, Réné était un véritable tyran, — mais le plus joli tyran du monde, — un petit despote rose et blanc, aux yeux bleus et aux cheveux blonds !...

Un diablotin pétri de malice et incarné sous la trompeuse forme d'un ange !...

Réné, du reste, avait l'esprit vif et l'imagination active. — Il comprenait facilement, et ce qu'il avait une fois compris se gravait pour toujours dans sa mémoire.

Quant à tout ce qui est des exercices de force et d'adresse, il annonçait devoir y exceller, et, quoiqu'il fût petit et frêle, une grande vigueur musculaire se cachait sous cette apparence délicate.

Somme toute, il y avait chez l'enfant beaucoup de bon et beaucoup de mauvais.

C'était à l'éducation de détruire le mauvais et de développer le bon.

Cette tâche difficile, M. de Savenay l'entreprit.

Il se fit le précepteur de René.

Il s'efforça d'ouvrir le cœur de son fils aux divins préceptes de la vertu, et son intelligence aux graves enseignements de la science.

En même temps, et comme distractions entremêlées à des travaux plus sérieux, il mettait à la main de l'enfant une cravache ou un fleuret; — il en faisait un excellent écuyer et un tireur très-passable.

Puis enfin, et à titre de récompense et d'encouragement, venait la chasse, que René adorait et où il faisait preuve d'une singulière adresse.

Au milieu de ces devoirs et de ces plaisirs, le fils de Marguerite grandissait.

Il atteignait sa douzième année et tout en lui, le corps et l'esprit, s'était développé au gré des désirs et des espérances du baron.

Mais, alors, M. de Savenay comprit, ou du moins crût comprendre, que pour achever l'éducation de l'enfant qui se faisait jeune homme, il fallait quelqu'un de plus capable que lui.

Il appela à son aide un ecclésiastique d'un grand mérite, qui entra dans la maison avec les fonctions de gouverneur de Réné.

Sous l'habile direction de ce maître une nouvelle transformation parut se faire dans le caractère et dans les habitudes de l'élève.

Le travail qui jusque-là n'avait été pour lui qu'un devoir sembla devenir un plaisir.

En même temps une piété ardente et peut-être même exaltée jetait dans le cœur de l'enfant des racines qu'on devait croire vivaces et profondes.

Il devenait vraisemblable que Réné serait un jour un homme remarquable sous tous les rapports, qu'il porterait dignement le nom de Savenay et qu'il ferait un

noble emploi de la magnifique fortune qui devait lui revenir un jour.

Pour renverser toutes ces espérances il ne fallut que bien peu de chose.

Quelques livres suffirent.

Voici comment.

Réné avait quinze ans, — il atteignait cet âge où les ardeurs de la jeunesse commencent à porter leurs bouillonnements dans des sens qui s'ignorent, mais qui sont prêts à parler.

Son imagination était pure.

Astarté, le démon des nuits, ne s'était point encore assis, avec son cortége de visions, au chevet virginal de l'enfant endormi.

Bref, la mère la plus craintive aurait envié pour sa fille la profonde innocence de Réné.

Le jeune homme et son précepteur avaient fait de la bibliothèque du château leur cabinet de travail.

Cette bibliothèque était une vaste pièce, encombrée, malgré sa grandeur, de cartes géographiques, de sphères et de globes terrestres qui couvraient deux immenses tables d'ébène sculpté, du plus rare et du plus beau travail.

Tout à l'entour, des casiers du même bois contenaient une masse poudreuse d'in-folios, — d'in-quartos, — d'in-douze

et d'in-dix-huit étagés par ordre de taille, depuis le parquet jusqu'au plafond.

Ces livres avaient leur prix, sans doute, mais seulement pour un bibliophile et pour un amateur de recherches historiques et théologiques.

Tous, en effet, étaient très-anciens, et fort sérieux pour la plupart.

Là se voyait au grand complet la collection des Pères de l'Église et les œuvres pesantes et indigestes d'une foule de théologiens, de commentateurs et de jurisconsultes.

Quant à la littérature ancienne ou moderne, il n'en était point question.

Les poètes même, grecs ou latins, avaient été bannis de cette bibliothèque par les scrupules excessifs d'un des aïeux du baron de Savenay.

Ces livres n'offraient donc aucun intérêt pour Réné, qui ne fouillait jamais les rayons que dans le but d'en tirer quelques massifs in-folios d'histoire romaine, ornés d'assez belles *estampes* représentant des portraits d'empereurs, des siéges, des combats, et des dessins de béliers, catapultes, et autres machines de guerre.

Un jour, Réné venait de déplacer cinq ou six de ces volumes, ce qui avait laissé un vide considérable dans le casier d'où il les avait tirés.

Il sembla à l'enfant qu'il voyait un point brillant, semblable à la tête d'un gros clou doré, reluire dans le panneau du fond.

Une instinctive curiosité le poussa.

Il appuya son doigt sur le clou doré.

Alors il entendit un petit craquement, le panneau tourna sur lui-même et découvrit une sorte de cachette.

Cette cachette était remplie de livres.

C'étaient de jolis volumes in-dix-huit, élégamment reliés en maroquin rouge et dorés sur tranche.

Réné en prit quelques-uns et en regarda les titres.

Ces titres l'étonnèrent. — Il n'en connaissait aucun, et il leur trouvait un attrait singulier.

Sur les uns, il lut : *Les Bijoux indiscrets*, — *La Religieuse*, par Diderot.

Sur les autres : *Le Sopha*, par Crébillon fils ; —*Les Liaisons dangereuses*, par monsieur le chevalier de Laclos.

Sur d'autres enfin : *La Pucelle d'Orléans*, par Arouet de Voltaire ; — *Les Contes de La Fontaine*,— *Les Contes de Grécourt*, — *Les Contes de la reine de Navarre*, etc... etc...

Bref, il y avait plus de cent volumes.

Réné allait en ouvrir et en feuilleter quelques-uns, quand il entendit un bruit de pas dans le corridor qui conduisait à la bibliothèque.

C'était l'abbé qui venait le rejoindre.

La première pensée du jeune homme fut qu'il était bon de garder pour lui seul le secret de la découverte qu'il venait de faire.

Il repoussa précipitamment le panneau qui se referma, et il entassa les in-folios historiques sur les rayons d'où il les avait tirés un instant auparavant.

L'abbé ne se douta de rien.

Pendant toute la durée de la leçon qui suivit, Réné se sentit distrait et préoccupé.

Pourquoi?

Il ne le savait pas lui-même.

Aussitôt que l'heure du travail fut passée, le précepteur s'en alla dans le parc afin d'y réciter son bréviaire.

Réné resta seul dans la bibliothèque.

Il courut d'abord à la porte dont il poussa les verrous, pour éviter toute surprise.

Il revint ensuite au rayon mystérieux, — il bouleversa les in-folios, et, d'une main tremblante, il fit jouer le ressort.

Les jolis volumes, vêtus de rouge comme des cardinaux, apparurent de nouveau à ses regards.

Et il en prit un au hasard et il l'ouvrit.

C'était une ancienne et très-luxueuse édition des *Contes de La Fontaine.*

Chacun des lestes récits de l'immortel mais peu chaste fabuliste, était *illustré* d'une vignette gravée sur cuivre, délicieuse de fini et d'exécution, mais singu-

lièrement profane, voluptueuse à l'excès et plus dangereuse dans sa nudité à peine gazée qu'un dessin tout-à-fait obscène.

Réné regarda.

Il regarda avec étonnement d'abord.

Puis avec une curiosité avide.

Enfin avec un trouble croissant et avec une ivresse fatale.

Il regardait et il lisait.

Son cœur battait violemment,—il avait la fièvre, — des nuages passaient devant ses yeux.

Il lui semblait que le sang de ses veines

devenait un feu liquide qui le dévorait en circulant.

Il continua de regarder, — il continua de lire, et, quand il eut achevé le volume et qu'il se leva de la chaise sur laquelle il était assis, pour aller repousser les verrous car l'heure de la récréation était passée, il chancelait comme un homme ivre et il était en proie à une véritable et délirante hallucination.

La leçon s'en ressentit.

Son précepteur lui demanda s'il était souffrant.

Réné répondit qu'il avait la migraine et qu'il se sentait un peu de fièvre.

Il ne mentait pas tout-à-fait.

La leçon fut interrompue, et le précepteur mena son élève faire dans la campagne une promenade qui le soulagea un peu.

L'heure du dîner arriva.

Réné ne mangea point. — Il prétexta un nouveau retour de son malaise de l'après-midi et il témoigna le désir d'aller se mettre au lit.

Ceci lui fut accordé sans conteste.

Réné quitta la salle à manger, — courut à la bibliothèque, — prit un nouveau volume, — le cacha sous son matelas et se jeta sur son lit.

Au bout d'une heure à peu près, le baron et l'abbé visitèrent le prétendu malade.

Réné leur dit qu'il allait beaucoup mieux, — qu'il avait seulement besoin de dormir et qu'il priait qu'on ne vînt point l'éveiller.

Dès qu'il se retrouva seul, il s'enferma dans sa chambre et se mit à dévorer le livre qu'il avait apporté.

C'était : *Les Liaisons dangereuses.*

A une heure du matin, il avait achevé sa lecture, et il s'endormait, épuisé de fatigue et brisé par des émotions inconnues.

Des rêves étranges vinrent visiter son sommeil troublé.

Quand il se réveilla, il était pâle et son regard brillait d'un éclat fiévreux et inaccoutumé.

Un grand changement s'était fait en lui.

La science du mal avait empoisonné son cœur!

Un Don Juan champêtre.

VII.

UN DON JUAN CHAMPÊTRE.

Il ne nous reste plus que bien peu de chose à dire de Réné, jusqu'au moment où nous allons le rejoindre sur le boulevard des Italiens, à Paris, pour en faire un des

principaux acteurs du drame que nous commençons.

Les déplorables lectures que nous avons signalées, produisirent leur effet inévitable et fatal.

La cynique philosophie du dix-huitième siècle faussa complétement la belle intelligence de Réné.

Le matérialisme le plus absolu, et aussi le plus irréfléchi, remplaça les croyances religieuses dans son esprit et dans son cœur.

Réné n'admit plus que la *loi de nature.*

Et cette loi (dans le sens qu'il lui don-

nait du moins), était la négation de toute loi c'est-à-dire la liberté d'obéir sans résistance à tous les instincts de la matière, à tous les caprices de la sensualité.

Bref, Réné n'avait pas seize ans et déjà sa dépravation était profonde, — effrayante, — sans remède.

Seulement, jusqu'alors le jeune homme n'avait péché que par l'esprit et par la pensée.

Il possédait à fond la théorie du vice.

Il n'en avait pas encore la pratique.

L'audace lui manquait pour franchir le seuil de ses rêves et faire un premier pas dans la réalité.

Et cependant, nous pouvons le dire, jamais désirs plus impérieux ne poussèrent un adolescent à revêtir la robe virile.

A la timidité près, Réné ressemblait d'une façon frappante au joli page *Chérubin* de Beaumarchais.

Son cœur, comme celui du page, battait à la vue d'une cornette, que cette cornette fût portée par une belle fille de dix-huit ans, ou par une matrone de cinquante.

Mais, hélas, les battements de ce cœur montaient à la gorge de Réné, le paralysaient et ne lui laissaient ni la faculté de faire un geste, ni celle de prononcer une parole.

Cependant, l'occasion aidant, un beau soir Réné débuta.

Oserons-nous en convenir?...—une petite gardeuse de dindons fut la très-humble héroïne du premier amour du jeune homme.

Et encore Réné avait un rival!...

Et ce rival, heureux avant lui, était un palefrenier en sous ordre des écuries du château!...

Il faut bien l'avouer, mon Dieu! quoique ce soit triste et honteux,—presque toujours ce sont d'abjectes créatures qui reçoivent le premier baiser d'une lèvre virginale.

Nous n'avons nullement la prétention de récrire en ces pages une sorte de rustique *Faublas*.

Nous nous garderons bien, par conséquent, de suivre Réné parmi les vulgaires aventures qui succédèrent à son caprice pour la dindonnière aux jupons crottés.

L'abbé s'aperçut, mais un peu tard, des escapades de son élève, — il prévint M. de Savenay et il refusa de régenter plus longtemps cette nature qui devenait indisciplinable et cette intelligence qui faisait fausse route.

Le baron s'affligea fort de ce qui se passait et il entreprit de moraliser son fils.

Réné répondit au baron *qu'il fallait bien que jeunesse se passât*, — *qu'il n'était point un moine, après tout*, et qu'il ne se sentait aucune vocation pour les vœux de continence et de chasteté de l'ordre de Malte.

Ces réponses redoublèrent le chagrin du baron qui s'efforça de surveiller Réné.

Réné se moqua de cette surveillance, — il sortit par les fenêtres quand on fermait les portes et il devint une manière de Don Juan champêtre fort redouté des paysans du voisinage qui craignaient sans cesse quelqu'accroc à la vertu de leurs femmes et à l'innocence de leurs filles.

Les aventures galantes du jeune homme, suscitèrent contre lui de nombreuses inimitiés.

Plus d'une fois Réné faillit être victime de ces haines sourdes et jalouses.

A deux ou trois reprises, tandis qu'il courait la campagne pendant la nuit, pour aller à un rendez-vous ou pour en revenir, des coups de fusil furent tirés sur lui par un mari ou par un frère embusqué derrière une haie, ou blotti au fond de quelque fossé.

Il eut le bonheur d'entendre siffler des balles qui ne l'atteignaient jamais.

Et, la nuit suivante, il recommençait ses excursions, — car, au milieu des vices qui le dominaient, Réné conservait une brillante et incontestable qualité, — il était brave, — brave et téméraire comme un véritable gentilhomme des siècles passés.

M. de Savenay entendit parler des périls sans cesse renaissants qui menaçaient son fils et que celui-ci bravait avec une folle insouciance.

Il frémit et il résolut de sauver Réné, malgré lui-même.

Il se dit qu'il était grandement temps de faire voir le monde au jeune homme et que peut-être, dans les salons où il con-

duirait Réné, ce dernier rencontrerait quelque belle jeune fille pour laquelle il s'éprendrait d'un amour chaste et profond et que cet amour serait sa sauvegarde.

En conséquence, il retourna s'installer à son hôtel de Dôle où il n'avait pas mis les pieds depuis la mort de Marguerite.

Cet hôtel fut remeublé à neuf, — le baron augmenta sa livrée, — renouvela ses équipages et ouvrit son salon à l'aristocratie de la ville.

Réné fit sensation.

Nous savons déjà combien était trompeuse l'apparence du jeune homme.

Au milieu de ses fougueux déporte-

ments il avait conservé sa beauté de jeune fille, — sa douce et ravissante physionomie.

Il avait dix-huit ans et il n'en paraissait guère plus de quinze.

Les femmes raffolèrent de lui.

Réné comprit à merveille tous les bénéfices qui, s'il était habile, devaient résulter pour lui de cet extérieur décevant.

Il ne s'agissait que d'inspirer aux mères et aux maris une confiance absolue ; — il ne s'agissait que de se poser dans lés familles en ange de lumière.

Une fois cette réputation bien établie,

les occasions ne lui manqueraient point de désabuser les jeunes femmes et les jolies filles et de leur prouver surabondamment qu'il était au contraire un ange de ténèbres.

Ce plan fort bien combiné témoignait, on en conviendra, d'une rouerie précoce poussée jusqu'à ses dernières limites.

Dans la mise à exécution de ce plan Réné fut aidé par les conseils d'un vieux gentilhomme avec lequel, dès son arivée à Dôle, il s'était lié d'une amitié aussi étroite que le comportait l'extrême différence des âges.

L'un de ces amis mal assortis avait

soixante et quinze ans passés, l'autre venait d'en avoir dix-huit.

Le gentilhomme en question se nommait le chevalier Philippe Emmanuel de Villiers.

C'était, au milieu de notre époque, un vivant débris des mœurs, des habitudes, et des façons de penser et d'agir d'un autre âge.

Il semblait bien conservé, grâce à sa taille encore droite et à sa maigreur phénoménale.

Il portait, dans le monde, la poudre, l'habit à la française et les culottes courtes.

Sa fortune avait été belle, autrefois ; — il l'avait mangée tout entière pendant l'émigration au milieu des derniers représentants de la société galante du siècle qui a précédé le nôtre.

Aussi parlait-il volontiers et familièrement de Louis XV, du duc de Richelieu, de la marquise de Pompadour et de la comtesse Dubarry, — exactement comme s'il eût vécu dans leur intimité.

S'il habitait Dôle, sa ville natale, ce n'était certes point par goût, c'était par nécessité.

Dôle lui semblait un théâtre mesquin et bien peu digne d'un homme comme lui.

Mais les restes insuffisants de son patrimoine dévoré ne lui auraient point permis d'exister ailleurs qu'en province.

Il était bien reçu et choyé partout à cause de son originalité, de ses grandes façons, et surtout des innombrables et piquantes anecdotes qu'il savait narrer avec cet esprit merveilleux des conteurs d'autrefois.

C'était du reste un ex-séducteur, — un épicurien émérite, — un profond matérialiste, — parfaitement blasé, et moralement gangréné jusqu'à la moëlle des os.

La première fois que le chevalier de Villiers recontra Réné il devina, grâce à ce

tact qui ne le trompait jamais, il devina, disons-nous, la nature du jeune homme et il se rapprocha de lui avec empressement.

Cette idée lui souriait de rencontrer enfin un adepte digne de lui, un disciple auquel rien ne manquait, ni la jeunesse, ni la naissance, ni la beauté, ni la fortune, et de se voir revivre dans ce disciple qui mettrait ses théories en pratique avec un succès non douteux.

Réné, de son côté, crut entrevoir de grands avantages dans cette alliance de *la vieillesse qui savait* et de *la jeunesse qui pouvait* et il lui sembla qu'il allait, malgré ses dix-huit ans, conquérir d'un seul coup

l'expérience, cette Égérie suprême des ministres comme des généraux, des diplomates aussi bien que des vert-galants.

Les avances du chevalier de Villiers furent donc accueillies par lui avec empressement.

De l'étrange liaison de ce vieillard vicieux et de cet enfant dépravé, il résulta que la rouerie précoce dont nous avons déjà parlé ne fit que croître et embellir et que Réné acquit cet aplomb et cette confiance en soi-même qui sont la moitié de tous les succès.

Les conseils du chevalier, nous le répétons, aidèrent Réné dans l'accomplisse-

ment de ce plan qu'il avait combiné.

Le jeune homme joua avec talent et avec succès son rôle de chérubin candide et timide.

Les plus habiles furent pris au piége et Réné passa pour un charmant enfant tout-à-fait sans conséquence.

C'est ce qu'il voulait.

Un beau jour il démasqua ses batteries.

Il fut alors prouvé que le jeune diablotin et le vieux diable avaient visé juste.

Réné, du même coup, porta dans dix ménages le trouble et le déshonneur.

Monsieur le procureur-général et monsieur le sous-préfet lui-même, n'avaient point échappé à la destinée commune.

Le scandale fut d'autant plus grand qu'il était imprévu.

Un *tolle* général s'éleva contre Réné.

Dans une seule semaine trois maris vinrent demander raison au jeune homme de ce qu'il leur avait fait jouer à huis-clos le rôle de *Georges Dandin*, sans leur consentement et sans leur avoir envoyé à l'avance de bulletins de répétition.

Réné eut l'impertinence de rire au nez de ces époux furieux.

Le lendemain, il allait sur le terrain et blessait son adversaire.

Le surlendemain, nouvelle rencontre avec un semblable dénoûment.

Mais, le troisième jour, le troisième mari fut plus heureux que ses confrères.

Il eut au moins la consolation de venger à demi l'énorme coup de canif donné au beau milieu de son contrat de mariage.

Il transperça d'un grand coup d'épée le bras droit de Réné qui tomba sans connaissance et qu'on emporta tout sanglant à l'hôtel de son père.

§

Après d'aussi fâcheux éclats il devenait impossible que Réné continuât à habiter Dôle, ou même le château de Savenay.

Le baron comprit cette impossibilité.

Aussitôt que le jeune homme fut remis de sa blessure, monsieur de Savenay le mit en chaise de poste avec un domestique de confiance, en lui donnant beaucoup d'argent et des lettres de crédit sur une demi-douzaine de banquiers.

Réné embrassa son père et partit joyeux pour un voyage à travers l'Europe.

Préparatifs de départ.

VIII.

PRÉPARATIFS DE DÉPART.

Trois ans se passèrent.

Réné écrivait assez régulièrement à son père et ses lettres étaient le seul plaisir et la seule distraction qui vinssent cher-

cher M. de Savenay dans les solitudes de son château où il s'était renfermé de nouveau avec le souvenir toujours vivant de Marguerite.

Un jour, une lettre datée de Milan annonça que Réné comptait passer l'hiver à Florence où il arriverait le mois suivant.

Il priait le baron de lui adresser, poste restante, des mandats sur un banquier de cette dernière ville.

Au lieu d'une réponse de son père, Réné trouva à la poste de Milan une lettre de l'intendant du baron.

Cette lettre prévenait Réné que M. de

Savenay était tombé très-dangereusement malade, — que les médecins trouvaient sa situation tellement grave qu'ils désespéraient presque de le sauver, — et qu'enfin il était urgent que le jeune homme revînt en France sans perdre un instant, s'il voulait recevoir le dernier soupir et le dernier baiser de son père.

Des passions fougueuses et mal réprimées avaient desséché, nous le savons, et corrompu le cœur du jeune homme, mais pas à ce point qu'il fût sans amour pour un père aussi excellent que l'était le baron.

Une heure après avoir reçu la lettre de l'intendant, Réné envoyait commander

des chevaux, — remontait dans sa voiture encore poudreuse, — stimulait le zèle des postillons par l'appat d'un triple pourboire et courait sur la route de France avec un vitesse prodigieuse.

Mais, vainement il attacha les ailes de son impatience aux attelages qui l'emportaient.

Vainement il dévora la distace.

Il arriva trop tard.

Dieu n'avait point permis que le fils de Marguerite fermât les yeux de monsieur de Savenay.

Le baron était allé rejoindre au ciel

celle qu'il avait aimée jusqu'au dernier soupir.

La terre recouvrait déjà sa dépouille mortelle.

Dans le premier moment, Réné fut en quelque sorte foudroyé par cette catastrophe à peine prévue.

Une profonde douleur s'empara de lui et l'anéantit.

Non-seulement il ne s'était pas trouvé là pour voir mourir son père, mais encore il ne reverrait jamais, ne fût-ce que pour une minute, ces traits nobles et doux, — ces yeux dont le regard se fixait sur lui avec tant de bienveillance et d'affection,

— cette bouche qui toujours lui souriait malgré ses fautes.

Réné se rendit au cimetière.

La fosse à peine refermée du baron avait été creusée à côté de celles des Savenay, ses ancêtres.

Sur chacune des pierres tumulaires se voyaient, gravées en creux, les armoiries de la famille, des devises et des inscriptions.

Mais, comme le temps avait manqué pour préparer une nouvelle pierre, la tombe du baron ne se reconnaissait qu'à l'éminence de terre fraîchement remuée qui la recouvrait.

Réné s'approcha de cette sépulture.

Il venait dire un suprême adieu à celui qui, pendant tant d'années, avait été son père et son ami.

Le jeune homme s'agenouilla.

Il n'était point religieux, nous le savons, — il n'était pas même croyant.

Mais qui donc, penché sur cette terre humide qui nous sépare à tout jamais de ceux que nous avons aimés, qui donc oserait douter de l'immatérialité de l'âme, de son immortalité et de la toute puissance divine?...

Un doute semblable, en face d'un tom-

beau, ne serait-il point un outrage à l'humanité tout entière ? — et comment supposer que celui qu'on pleure, créature noble et intelligente, a péri tout entier dans la mort et qu'il n'en reste qu'une dépouille vile, que les vers se disputent déjà ?

Non ! — cent fois non !

En présence d'un cercueil que quelques pelletées de terre viennent à tout jamais de séparer du monde, les matérialistes les plus endurcis, — les plus fervents disciples du vieux démon Voltaire, — abjurent pour un instant leur funeste système, et ce qui leur paraissait le plus haut terme de la

raison humaine, leur ensemble le suprême eabaissement.

Cette sensation dont nous venons de parler, Réné la ressentit dans toute sa puissance et s'y abandonna facilement.

Des prières ferventes, comme il en savait murmurer dans son enfance, s'échappèrent de ses lèvre impies.

De grosses larmes coulèrent de ses yeux.

Puis il lui sembla que sa prière et sa douleur évoquaient en quelque sorte l'âme de son père et que cette âme se mettait en communication avec la sienne.

Et il entendit la bouche désormais

muette du baron lui donner de derniers conseils, qu'hélas! il ne devait pas suivre.

L'impression de ces heures douloureuses fut aussi courte qu'elle avait été vive.

Des distractions nombreuses ne tardèrent point à en effacer les traces dans l'esprit fatalement léger du jeune homme.

D'abord, il eut à s'occuper de ses intérêts de fortune.

René étant fils unique et le baron n'ayant point fait de testament, ces intérêts devaient se régler facilement.

Mais il s'en fallait de deux ou trois mois

que Réné n'eût atteint le terme légal de sa minorité.

Un conseil de famille se rassembla et le jeune homme fut émancipé et mis en possession d'une fortune de soixante mille livres de rentes qui, si l'on avait voulu vendre les terres et réaliser , aurait monté sans peine à près du double.

Avec les goûts et les dispositions que nous connaissons à Réné, son plus mortel ennemi n'aurait pu lui souhaiter un pire malheur que de se trouver, aussi jeune et aussi inexpérimenté qu'il l'était, à la tête d'une pareille fortune.

Mais Réné, et cela se comprend sans peine, n'était nullement de cet avis.

Tous ses désirs, toutes ses aspirations l'entraînaient vers Paris qu'il ne connaissait pas encore.

Cependant il montra du courage, — rendons-lui la justice de le déclarer, — il montra même une fermeté dont bien d'autres, peut-être, n'eussent point été capables à sa place.

Il lui sembla que ce serait agir en fils dénaturé que d'aller à Paris chercher tous les plaisirs, mordre à la grappe de toutes les voluptés, quand le corps de son père était encore chaud dans sa tombe.

Il s'imposa la loi de passer à Savenay

la moitié du temps de son deuil, c'est-à-dire six mois environ.

Et il eut la force de volonté de se tenir parole.

Ajoutons qu'il consacra ces six mois à fumer, à chasser, et, tranchons le mot, à s'ennuyer de tout son cœur.

Enfin, le délai fixé par lui-même expria.

Il fit faire ses malles et demanda des chevaux de poste.

Mais, avant de se mettre en route, il pensa qu'il devait une visite d'adieu au vieux mentor qui l'avait dirigé le premier

dans les sentiers tortueux de la diplomatie amoureuse et il se fit conduire à Dôle, chez le chevalier Philippe Emmanuel de Villiers.

Ce dernier semblait ne point avoir vieilli d'un seul jour pendant les trois années que Réné avait passées sans le voir.

Il habitait un petit logement situé à l'entresol d'un très-vaste hôtel dont un de ses anciens amis était propriétaire.

Cet entresol lui était loué presque pour rien, — et, de plus, comme on n'envoyait point toucher le loyer, le chevalier ne songeait nullement à payer son terme, —et cela depuis vingt ans.

Jamais location ne fut plus économique, comme on voit.

Monsieur de Villiers reçut Réné dans un salon dont tous les meubles étaient des débris échappés au naufrage de sa fortune d'autrefois.

Ces meubles et le maître du logis allaient merveilleusement bien ensemble.

Le chevalier faisait le meilleur effet, avec son costume du temps passé, au milieu de ses secrétaires ventrus en marqueterie et de ses tables de jeu et de ses guéridons en bois de rose.

On eût dit un portrait de Largillière, dans un cadre contemporain de ce grand artiste.

Quand la porte du salon s'ouvrit pour laisser entrer Réné, monsieur de Villiers, vêtu d'une courte robe de chambre (le mot technique est *pet-en-l'air*) de lampas un peu fané, était installé près de la fenê- dans une *bergère* en bois doré, recouverte en point de Hongrie.

Ses jambes bien faites, mais trop fines, — chaussées de bas de coton blanc bien tendus, — se croisaient l'une sur l'autre avec un laisser-aller tout-à-fait régence.

Sur un géridon à portée de sa main droite se trouvaient un mouchoir de fine batiste inondé de parfums, — une bonbonnière en cristal de roche irrisé, — et enfin une tabatière en porcelaine de Sè-

vres, enrichie d'un sujet anacréontique beaucoup plus que badin.

Le chevalier relisait, pour la vingtième fois peut-être, les mémoires de *Jacques Casanova de Seingalt*, cette interminable série de libertines aventures où, durant dix gros volumes, l'aventurier italien met ses maîtresses toutes nues et les fait poser devant le public avec un cynisme d'expression qui dépasse l'obscénité.

M. de Villiers souriait à sa lecture et revenait avec complaisance sur les passages les plus chatouilleux.

En voyant entrer Réné il posa son livre.

— Ah ! te voilà, mon enfant, — fit-il,

— je suis enchanté de ta visite... — le bruit public m'avait appris ton départ et je craignais que tu ne vinsses pas me dire : *au revoir*...

— Vous voyez, monsieur le chevalier, que vous m'aviez mal jugé, — répondit Réné.

— Tant mieux, mon enfant!... tant mieux ! .. ça te portera bonheur de n'avoir point oublié ton vieil ami...

— Je n'en doute pas, puisque c'est déjà un bonheur pour moi de me trouver auprès de vous...

— Oh! oh!... — dit le chevalier en riant, — des compliments!... tout comme

à une jolie femme!... à quoi bon?... je n'y crois plus...

Il y eut un instant de silence.

Puis le chevalier reprit :

— Ainsi, tu t'en vas?...

— Mon Dieu, oui.

— A Paris, sans doute?...

— Justement.

— Et tu as bien raison!... je voudrais, pardieu!... pouvoir en faire autant...

— Qui vous en empêche?...

— Oh! ma foi, la moindre des choses!...

trop d'années et trop peu d'argent !... ce n'est pas la peine d'en parler !... — Voyons, que vas-tu faire à Paris?...

— Vivre.

— Fort bien, — ce mot est juste, car il est de fait qu'on ne vit qu'à Paris. — Connais-tu beaucoup de monde, dans la grande ville ?...

— Quelques familles qui venaient de temps en temps à Savenay, chez mon père...

— Des gens graves?...

— Oui.

— Des gens ennuyeux ?

— J'en ai peur.

— Et, personne autre?...

— Mon Dieu, non.

— Et c'est avec ces gens-là que tu comptes *vivre*, comme tu dis?...

— Avec ceux-là, non.

— Avec lesquels, alors?

— Je ne le sais pas encore.

— Tu chercheras?

— Oui.

— Et tu trouveras?

— Je l'espère.

— Au hasard?

— Il le faudra bien.

Le chevalier se mit à rire d'un rire silencieux et railleur.

Réné redoutait le spirituel et mordant persifflage de M. de Villiers, aussi le regardait-il avec une certaine inquiétude.

— Mon cher enfant, — lui dit le vieillard en redevenant sérieux, — quand, à Paris,on cherche des gens avec qui s'amuser et quand on les cherche au hasard, on a quatre-vingt-dix-neuf chances contre une de tomber sur des filoux qui vous dupent, — sur des escrocs qui vous exploitent,—sur des aventuriers qui vous salis-

sent de leur contact,et qui compromettent votre nom et votre personne!...

— Vous m'effrayez, monsieur le chevalier!... — murmura le jeune homme.

— Mon cher enfant, — poursuivit Philippe Emmanuel, — tu as bien fait de venir et je puis te rendre un grand service...

— Lequel? — demanda Réné.

La lettre du chevalier.

IX.

LA LETTRE DU CHEVALIER.

M. de Villiers ne répondit pas d'abord.

Réné répéta sa question.

— Je vais, — dit alors le chevalier, —

je vais te donner une lettre de recommandation...

— Pour qui? — demanda Réné.

— Pour un gentilhomme de mes amis qui habite Paris et que je n'ai pas vu depuis vingt ans...

— Un de vos contemporains?... — fit le jeune homme.

— Oh! non, — répondit M. de Villiers en souriant, — le comte Maxime de Bracy est mon cadet et de beaucoup, — il doit avoir aujourd'hui, si je ne me trompe, quarante-quatre ou quarante-cinq ans, tout au plus...

— Maxime de Bracy... — répéta le jeune homme, — il me semble que ce nom ne m'est pas inconnu.

— Tu dois le connaître en effet, — les Bracy sont de fort grands seigneurs et c'est d'ailleurs une famille franc-comtoise qui a son château sur la frontière suisse, un peu au-delà de Pontarlier... — j'aime beaucoup Maxime, — il professe pour moi quelqu'estime, — il m'écrit une fois l'an et j'entends très-souvent parler de lui par des Parisiens qui passent... — oh! c'est l'homme qu'il te faut et s'il se charge de te lancer, ce dont je ne doute guère puisque je le lui demanderai, sois tranquille, mon enfant, il te lancera bien !...

— M. de Bracy est donc un homme très-répandu?...

— S'il est répandu?... ah! je le crois bien!... il connaît tout Paris et tout Paris le connaît!... il est de l'école des raffinés du temps de Louis XIII, — des roués de la régence, — des talons rouges du règne de Louis XV, — et des merveilleux du Directoire, — c'est la fine fleur de la fleur des pois!... — un des rois de la vie, de la mode et de l'élégance!...

— Il faut qu'il soit immensément riche!... — s'écria Réné.

— C'est à peine s'il possède cinquante mille livres de rentes, mais il a mieux que

de l'argent, mon enfant, il a du génie !...

—Et vous me donnerez une lettre pour lui?...

— Une lettre qui te fera accueillir à bras ouverts, j'en réponds.

— Je vous en remercie d'avance, et de tout mon cœur.

— Quand pars-tu ?...

— Dans vingt-quatre heures.

— Alors il n'y a pas de temps à perdre, — je vais écrire aujourd'hui.

— Si vous voulez bien me le permettre je prendrai votre lettre demain, en passant ?...

— C'est cela même, et nous boirons ensemble le coup de l'étrier avec un antique vin de Syracuse qui me vient de feu le marquis de Belmonté, l'un des derniers commandeurs de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem de Malte...

Réné prit congé de monsieur de Villiers et il regagna le château de Savenay où il surveilla ses derniers préparatifs de départ.

Le lendemain, dans la matinée, la chaise de poste du jeune homme s'arrêtait devant le logis du vieillard.

Philippe Emmanuel remit à Réné une large enveloppe, scellée d'un cachet volant

de cire rouge, à ses armes, et portant l'adresse de *Monsieur le comte Maxime de Bracy, — rue Taitbout, — à Paris.*

Ensuite il déboucha un flacon de cristal de Bohême, tout constellé d'étoiles d'or, et il remplit deux verres de ce vénérable vin de Syracuse dont il avait parlé la veille.

Un véritable gourmet aurait payé trois ou quatre louis, sans conteste, le contenu de ce flacon.

Réné remercia de nouveau le chevalier de toutes ses gracieusetés, promit de lui écrire, reçut son accolade, la lui rendit, et remonta en voiture.

Les postillons déroulèrent en claquements sonores les longues courroies de leurs fouets, — les chevaux partirent au galop, faisant jaillir des milliers d'étincelles sous leurs sabots ferrés, et la chaise de poste roula rapidement sur la route de Paris.

§

L'enveloppe remise par le chevalier au jeune homme, n'était fermée, nous le savons, que par un cachet volant.

Aussitôt que la voiture eut dépassé les

dernières maisons de la ville et courut d'une façon moins bruyante sur une route non pavée, Réné ouvrit cette enveloppe et en tira la lettre qu'elle contenait.

Il déplia le papier vélin et il lut les lignes suivantes, tracées par une main encore ferme, en caractères longs et raides :

» Mon cher comte,

» Si vous avez conservé quelque sympathie pour votre vieil ami, vous accueillerez avec la bienveillance qui vous est habituelle monsieur le baron Réné de Savenay qui vous remet cette lettre et à l'endroit duquel je professe la plus sincère et la plus vive affection.

» Je viens vous demander à son intention, mon cher comte, votre amitié et les précieux conseils de votre expérience.

» Je voudrais pouvoir me trouver auprès de vous en même temps que lui pour mettre sa main dans la vôtre et ce serait pour moi une grande joie que de voir ces deux mains se serrer cordialement.

» Malheureusement je ne puis bouger de ce trou provincial où mes dernier jours se traînent d'une façon morose et languissante!

» Puisque je suis cloué ici, de par la vieillesse et la pauvreté, — puisque je ne puis vous présenter mon jeune ami de vive

voix, — permettez-moi de vous le présenter de loin, comme je le ferais de près.

» Cela lui épargnera l'ennui de vous dire qui il est et ce qu'il attend de vous.

» D'abord regardez-le, je vous prie, — il est beau comme un ange, beau comme ce dieu malin que nos charmantes aïeules appelaient le petit *Cupidon*.

» N'était son sexe qui me rassure complétement à votre endroit, je craindrais pour votre repos, mon cher comte.

» Mais comme il n'y a rien de commun entre le bon Henry III, le grand Frédéric, et vous, je suis parfaitement tranquille.

» Réné a vingt-un ans.

» Son père est mort il y a six mois.

» Il possède soixante mille livres de rentes.

» Voilà ce qu'est Réné.

» Voyons, maintenant, ce qu'il désire.

» Réné veut *vivre.*

» *Vivre* comme vous vivez, — *vivre* comme j'ai vécu.

» Réné veut éblouir Paris par l'éclat de sa jeunesse, de son élégance et de ses galanteries...

» N'a-t-il pas cent fois raison?

» Réné n'est point naïf, — tant s'en faut.

» Je l'ai formé de mon mieux et c'est je vous jure mon meilleur élève, — après vous, — car je revendique la gloire, mon cher comte, d'avoir été votre premier maître.

» A dix-huit ans, Réné ne comptait déjà plus ses maîtresses et, dans une seule semaine, il avait eu trois duels.

» C'est assez joli, n'est-ce pas?...

» Malheureusement ces hauts faits avaient pour théâtre une pauvre petite ville inconnue, — aussi Réné, qui est modeste, regarde-t-il son éducation comme à peine ébauchée.

» C'est vous qui la terminerez, mon cher Maxime.

» Je vous adresse mon jeune ami avec une entière confiance, — mieux que personne vous lui pouvez ouvrir à deux battants les portes de ce double monde où vous régnez, — le monde blasonné de la haute noblesse, — le monde enguirlandé de roses de la galanterie élégante.

» Prenez donc Réné par la main et conduisez-le tour-à-tour dans les salons et dans les boudoirs.

» Faites de lui un gentilhomme accompli et faites-en aussi un *viveur*, puisque tel est le nom que vous vous donnez à vous-

mêmes, vous autres, *les gens qui s'amusent.*

» Enfin, pardonnez-moi ce long bavardage, — laissez-moi vous remercier d'avance du succès complet de ma requête et souffrez que je me dise, comme toujours et jusqu'à la fin,

» Votre vieil ami,

» *Le chevalier* PHILIPPE-EMMANUEL DE VILLIERS.

Plus d'une fois, en parcourant l'épître que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, Réné sourit avec complai-

sance aux éloges si pompeux que le vieillard se plaisait à lui donner.

Puis il replia le papier vélin, — il le glissa de nouveau sous son enveloppe armoriée, et il se dit qu'il était impossible que le porteur d'une semblable lettre ne fût point favorablement accueilli.

Et, enfin, il se mit à penser à ce comte Maxime de Bracy, qui, du haut du piédestal sur lequel l'avait placé M. de Villiers, lui semblait un être grandiose et en quelque sorte fantastique.

Les types bien connus de Lovelace, de Richelieu, de don Juan, enfin de tous les héros de la rouerie galante, passèrent tour-

à-tour devant l'imagination de Réné et il revêtit successivement Maxime de leurs diverses individualités.

Puis ses pensées devinrent de plus en plus vagues, et il finit par s'endormir au bruit monotone des roues et aux claquements cadencés du fouet des postillons.

Le voyage de Réné fut court et n'offrit aucune particularité digne de trouver place dans notre récit.

Le lendemain de son départ, dans la soirée, il atteignit le dernier relai, — celui de Charenton.

Le hasard railleur faisait-il passer à dessein auprès de la maison des fous, cet

aventureux jeune homme tout prêt à se plonger à corps perdu dans le tourbillon des folies parisiennes ?

Là est la question.. ! — comme dit le vieux Shakspeare.

Bientôt Réné distingua cette brume permanente qui s'élève au-dessus de Paris et qui est comme la respiration de la grande ville.

La chaise de poste s'arrêta à la barrière.

Les préposés de l'octroi, douaniers en habit vert, firent au viveur futur les honneurs de la capitale du monde civilisé.

Réné avait beaucoup de bagages.

Un des commis du fisc monta sur le siége de la voiture, afin d'examiner plus à loisir le contenu des malles quand le voyageur serait rendu à sa destination.

L'un des postillons descendit de cheval, vint à la portière et, mettant à la main son chapeau bariolé de rubans, demanda :

— Où allons-nous, mon maître ?...

— Hôtel des Princes ! — répondit Réné.

Le postillon se remit en selle et la voiture s'engouffra dans Paris.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

LE DÉBUT D'UN VIVEUR.

I.

RUE TAITBOUT.

Dès le lendemain de son arrivée et vers les onze heures du matin Réné monta dans un de ces petits coupés qui encombrent la cour de l'hôtel des Princes, et il se fit conduire à la rue Taitbout.

L'heure choisie par le jeune homme pour faire sa première visite à Maxime nous prouve jusqu'à l'évidence qu'il était encore provincial jusqu'au bout des ongles malgré les savants conseils de M. de Villiers, et que son éducation élégante était notablement incomplète...

Nous avons dit au commencement de ce volume que Maxime de Bracy occupait un appartement au second étage.

Réné sonna.

— Monsieur le comte est-il chez lui ?— demanda-t-il au valet de chambre qui vint lui ouvrir la porte.

Ce dernier regarda de la tête aux pieds

ce visiteur matinal qu'il n'avait jamais vu venir chez son maître.

Et comme cet examen le convainquit que Réné était à coup sûr un homme du monde, il répondit poliment :

—Oui, monsieur, monsieur le comte est chez lui, mais il est rentré très-tard cette nuit et je ne crois pas qu'il soit visible...

— Remettez-lui, je vous prie, ceci, — fit Réné en présentant au domestique une carte de visite et la lettre du chevalier, — vous lui direz en même temps que je reviendrai à une heure plus convenable...

— Monsieur le comte sort rarement

avant deux heures, — répondit le valet de chambre.

— Alors veuillez le prévenir que je me présenterai chez lui, demain, à une heure.

— Oui, monsieur.

Tout ce qui précède s'était dit dans l'antichambre.

Réné sortit et le valet referma la porte.

Monsieur de Savenay descendit lentement.

Il atteignait la dernière marche de l'escalier quand il entendit derrière lui le bruit d'un pas rapide et d'une respiration haletante.

Il se retourna.

Le valet de chambre était sur ses talons.

— Est-ce à moi que vous en avez, mon ami ? — demanda Réné.

— Oui, monsieur... — répondit le domestique en s'efforçant de reprendre haleine, — monsieur le comte, à qui j'ai remis sur-le-champ votre carte et la lettre que vous apportiez, m'a enjoint de courir après vous et de vous dire que, si vous vouliez bien vous donner la peine de remonter, il aurait l'honneur de vous recevoir immédiatement.

— Bon ! — pensa Réné, — le chevalier

ne s'était point trompé sur l'effet que sa lettre devait produire...

Et il ajouta tout haut :

— C'est bien, — je vous suis...

Un instant après il entrait dans un petit salon où l'attendait Maxime, qui venait de se jeter en bas de son lit et qui n'avait pris que le temps de passer une légère robe de chambre de toile perse, et un pantalon du matin.

Ce petit salon, d'un goût exquis et d'une simplicité merveilleuse, était tendu en velours brun et n'avait pour tout ornement que deux ou trois tableaux de prix et quatre statuettes de marbre blanc soutenues par des socles d'ébène.

Quelques chauffeuses et un large divan recouverts en velours pareil à celui de la tenture formaient tout le mobilier de ce salon.

Mais le tapis sortait de la manufacture royale d'Aubusson, et Barye avait fouillé de son burin magistral le bronze verdâtre de la pendule et des candélabres.

Du premier coup d'œil Réné comprit ce luxe si grandiose et si peu voyant qui le remplit d'admiration.

Les draperies de velours, abaissées à demi devant l'unique fenêtre, ne laissaient pénétrer qu'une lumière affaiblie et voilée et, dans le premier moment, Réné ne dis-

tingua pas bien le visage de son hôte.

A peine avait-il franchi le seuil du petit salon que monsieur de Bracy alla à lui, lui prit la main et lui dit du ton de la plus cordiale bienveillance :

— Soyez le bien venu, monsieur, et permettez-moi de vous serrer la main, comme à un ami que vous serez pour moi j'espère...

— Un pareil titre me sera bien précieux, monsieur le comte, si vous me faites l'honneur de me l'accorder.... — répondit Réné.

— Il vous est acquis, — dit Maxime, — et dès ce moment, je vous en sup-

plie, regardez-vous ici comme chez vous.

— Monsieur le comte, — fit le jeune homme mis complétement à son aise par ce charmant accueil, — voulez-vous me permettre de vous adresser une prière?...

— Dix plutôt qu'une.

— Eh bien, parlez-moi franchement...

— Je vous le promets... — répondit Maxime un peu étonné de ce début.

— Convenez avec moi, — poursuivit Réné, — que je suis venu beaucoup trop matin, — que vous vous êtes levé fort mal à propos pour me recevoir et que je vous dérange énormément?...

— Je ne conviendrai de rien de tout cela..... — répondit Maxime en souriant.

— Pourquoi donc ?

— Parce que rien de ce que vous supposez n'est vrai. — Je me levais quand on m'a remis la lettre du chevalier, mon vieil ami, — je suis enchanté de vous avoir reçu et mon seul regret est que vous vous soyez à mon insu donné la peine de monter deux fois...

Réné s'inclina.

— Ainsi, cette lettre de monsieur de Villiers, vous l'avez lue?... — demanda-t-il.

— Très-imparfaitement, — dit Maxime, — à peine ai-je eu le temps de la parcourir, — mais il me suffisait de savoir votre nom pour que ma porte vous fût ouverte et pour que ma main se tendît vers la vôtre...

— En vérité, monsieur le comte, je ne sais comment vous remercier... — balbutia Réné.

— Me remercier !... — dit Maxime, — y pensez-vous?... — est-ce qu'il n'y a pas une véritable parenté morale entre deux gentilshommes, enfants de la même province, car vous savez sans doute que je suis Franc-Comtois comme vous ? — Est-ce qu'un Savenay et un Bracy ne doivent

pas, quand ils se rencontrent, s'appuyer l'un sur l'autre?... — Nous sommes frères, monsieur, ou plutôt, comme j'ai par malheur plus du double de votre âge, nous sommes le père et le fils...

Réné écoutait ces chaleureuses paroles qui décelaient l'homme de cœur autant que l'homme du monde,et il s'étonnait de rencontrer chez un viveur aussi célèbre que l'était Maxime de Bracy de pareils sentiments exprimés d'une semblable façon.

Le comte changea de ton et ajouta presqu'aussitôt :

— Voulez-vous me permettre d'ache-

ver de lire la lettre de notre ami commun?...

Et il montrait l'enveloppe carrée qu'il tenait à la main.

— Vous gênez-vous donc avec moi?... — demanda Réné, — il me semble que ce serait mal...

— Vous avez raison.... — répondit Maxime, — à partir de cette minute agissons l'un avec l'autre, sans façon... — je vais vous en donner l'exemple.

Le comte s'approcha de la fenêtre.

Il fit glisser sur leur bâton d'ébène les anneaux de la draperie de velours et une vive clarté pénétra dans le salon.

Réné, jusqu'à ce moment, n'avait fait qu'entrevoir Maxime, sans qu'il lui fût possible de bien distinguer ses traits.

Il profita de ce que le comte lisait auprès de la fenêtre,pour examiner avec attention les traits vigoureusement éclairés de cette belle tête de gentilhomme.

L'intelligence et la distinction se lisaient sur ce visage énergique et régulier et Réné comprit à merveille la supériorité morale de cet homme et l'ascendant qu'il devait exercer sur tous ceux qui l'approchaient.

Cependant Maxime acheva sa lecture.

Il remit la lettre dans sa poche et se

tourna vers Réné dont, lui aussi, voyait distinctement le visage pour la première fois.

L'effet du regard qu'il jeta sur le jeune homme fut subit et en quelque sorte foudroyant.

Il ouvrait la bouche pour parler.

Mais ses lèvres tremblantes ne purent articuler aucun son.

Une sorte d'égarement se peignit dans son regard.

Il devint très-pâle, — pâle comme un homme qui va mourir, — et il serait tombé à la renverse si Réné ne s'était

élancé près de lui pour le soutenir et ne l'avait conduit au divan sur lequel il l'assit.

Cette défaillance ne dura qu'un instant.

Peu à peu la pâleur de monsieur de Bracy diminua.

Son regard devint plus calme, mais ne cessa point de s'attacher avec une fixité étrange sur le visage de Réné.

— Mon Dieu!... — s'écria ce dernier avec inquiétude, — mon Dieu, monsieur le comte, qu'avez-vous?...

Les lèvres de Maxime s'entr'ouvrirent dans un pâle sourire.

— Ce n'est rien, — répondit-il, — rien absolument...

— Cependant, — poursuivit le jeune homme, — vous souffrez?..

— Un peu... — murmura Maxime, — mais voici que cela se passe...

En effet toute pâleur avait presque disparu, et la figure du comte reprenait son expression habituelle.

Il quitta le divan et fit à grands pas deux ou trois tours dans le salon.

— Est-ce que vous êtes sujet à ces défaillances, monsieur le comte?... — demanda Réné.

— Heureusement non, — répliqua Maxime.

— Pardonnez-moi, je vous en prie, une question peut-être indiscrète, — poursuivit le jeune homme, — mais il m'a semblé, tout-à-l'heure, que vous aviez changé de visage en me regardant...

— C'est vrai, — dit monsieur de Bracy avec une sorte d'effort.

— Aurais-je eu le malheur de vous déplaire à ce point?... — s'écria Réné.

— Vous ne le pensez pas... — répondit le comte avec un sourire presqu'aussi triste que le premier.

— Mais, alors, pourquoi ce trouble?..

— Vos traits m'ont douloureusement frappé . — une étrange ressemblance entre vous et une personne... qui n'est plus... est venue remuer dans mon cœur des souvenirs... des regrets... des remords.. — Je n'ai pas été le maître de mon émotion.. — Il m'a semblé... j'ai cru... — Mais à quoi bon vous dire toutes les idées folles, toutes les visions insensées qui, pendant un instant, ont traversé mon cerveau troublé ?. C'est fini... bien fini... n'en parlons plus.

Maxime appuya sa main sur son front et il ajouta en lui-même :

— Et, surtout, tâchons de n'y plus penser !... — Mais sera-ce possible maintenant ?... — Que n'ai-je pas fait pour chasser

cette pensée amère?... j'avais presque réussi... et voici que ce souvenir implacable, ce souvenir qui me tue, prend une forme vivante et vient se placer en face de moi !...

Maxime s'était laissé retomber sur le divan.

Il avait oublié la présence de son visiteur et sa tête se cachait dans ses deux mains.

René crut comprendre que sa visite en ce moment était complétement inopportune.

— Monsieur le comte, — dit-il presqu'à voix basse, — vous souffrez encore, je le

vois... permettez-moi de me retirer... J'aurai l'honneur de vous revoir un peu plus tard...

Et Réné se dirigea vers la porte.

En entendant sa voix, Maxime tressaillit.

Il se leva vivement et allant au jeune homme il lui prit la main et il lui dit en le retenant, avec un ton d'une douceur toute paternelle :

— Restez, je vous en prie, mon enfant, — je vous assure que je suis tout-à-fait bien et que nous pouvons causer.

Ensuite il conduisit Réné jusqu'auprès

de la fenêtre, — il le posa en quelque sorte sous un large rayon lumineux, comme un peintre le fait quand il veut éclairer son modèle, et, après l'avoir regardé longtemps, il ajouta avec une sorte d'attendrissement :

— Le chevalier ne se trompe pas, Réné, vous êtes beau !...

Et tout bas il murmura :

— Aussi beau que serait le fils de Marguerite !...

Petit traité pratique de la vie élégante, à l'usage des jeunes gens qui n'ont que soixante mille livres de rentes.

II.

PETIT TRAITÉ PRATIQUE DE LA VIE ÉLÉGANTE, A L'USAGE DES JEUNES GENS QUI N'ONT QUE SOIXANTE MILLE LIVRES DE RENTES.

— Ainsi donc, — dit Maxime en souriant, — vous voulez devenir un viveur?..

— Oui, — répondit Réné, — je me suis

demandé quel était le but de la vie, et la voix de mes vingt ans m'a répondu : — C'est le plaisir !...

— Peut-être cette opinion est-elle un peu paradoxale, — fit monsieur de Bracy avec un nouveau sourire, — mais ce n'est point le moment de la discuter. — Vous avez compté sur moi, — je ne vous ferai pas défaut...

— Merci d'avance, — répliqua le jeune homme

— Monsieur de Villiers vous a dit, — poursuivit Maxime, — que personne ne pouvait, mieux que moi, vous ouvrir les portes des salons et des boudoirs de Paris.

Le chevalier ne s'est pas trompé. — Je suis bien accueilli, grâce à mon nom, dans le monde aristocratique du faubourg Saint-Germain et du faubourg Saint-Honoré. — Je ne dédaigne point les hôtels financiers de la Chaussée-d'Antin, et je passe la moitié de ma vie dans ce monde interlope élégamment vicieux, qui n'est plus la bonne compagnie, qui n'est pas tout-à-fait la mauvaise, et qu'on est certain de rencontrer partout où se présente une occasion de plaisir, — à la Croix-de-Berny et à Chantilly, — aux avant-scènes de nos théâtres et au foyer de l'Opéra, — chez les lorettes en renom, — chez ces actrices qui recherchent les succès de la ville beaucoup plus que ceux de la scène, — autour

des tapis verts des tables de lansquenet, et dans les joyeuses orgies de ces cabarets dorés qui remplacent pour nous, viveurs dégénérés et mesquins, les petites maisons de nos pères.....

Maxime s'interrompit pendant un instant.

Il regarda Réné bien en face.

Puis il lui demanda :

— Par lequel de ces mondes voulez-vous commencer ?..

— Par le dernier, — répondit Réné.

— Je m'en doutais, — fit le comte.

Et il murmura à demi-voix :

— Oh ! jeunesse !... jeunesse !..

Réné crut apercevoir un nuage fugitif sur le visage de son interlocuteur.

— Me blâmez-vous ?... — demanda-t-il.

— Moi ?... — s'écria Maxime, — non pas !... — et de quel droit vous blâmerais-je, s'il vous plaît ?... Vous voulez suivre l'exemple que je vous donne, est-ce un mal ?... — J'ai fait jadis ce que vous allez faire, et, puisque je continue, c'est que sans doute, je m'en suis bien trouvé !

Réné ne remarqua point la profonde amertume avec laquelle monsieur de Bracy prononça ces dernières paroles.

Maxime reprit :

— Donc, c'est décidé, je vous lance, et cela, sans retard. — Maintenant, s'il vous plaît, causons un peu de vos affaires... il est bon que je les connaisse puisque je vais être en quelque sorte votre tuteur officieux.

— Interrogez, — dit Réné.

— Vous avez, n'est-ce pas, soixante mille livres de rentes ? — du moins c'est le chiffre que me pose monsieur de Villiers...

— Oui, — répondit le jeune homme, — et c'est bien peu, je le crains, pour vivre largement à Paris...

— Je n'en ai que quarante-cinq, moi qui vous parle, — dit Maxime, — et l'on cite mon luxe!... — si vous êtes assez sage pour suivre mes conseils, vous brillerez au premier rang...

— J'en accepte l'augure... — s'écria joyeusement Réné.

— Combien de temps comptez-vous passer à Paris chaque année?

— Le plus longtemps possible, — j'ai la campagne en horreur.

— Vous conserverez cependant votre terre de Savenay?

— Oui, — j'en porte le nom, et l'habitation est magnifique.

— Avez-vous des chasses là-bas?..

— Immenses et très-giboyeuses. — Mon père était grand veneur de son département.

— Eh bien, tous les automnes, vous emmènerez à Savenay pour la saison des chasses une demi-douzaine de nos amis, quelques jolies femmes et un excellent cuisinier et vous verrez que vous vous ennuierez beaucoup moins que vous ne le craignez...

—Oh! comme cela,je n'en doute pas,— répondit Réné, — vous avez une si charmante façon d'arranger les choses!...

— Il faudra monter votre maison à Paris...

— Sans doute.

— Vous en rapporterez-vous à moi pour cela?...

— Est-ce sérieusement que vous m'adressez cette question, mon cher comte?..

— Quel quartier désirez-vous habiter?...

— Je n'en sais rien.

— Comment, vous n'en savez rien?....

— Non, — je ne connais point Paris où je viens pour la première fois.

— Eh bien, nous visiterons ensemble un

quartier nouvellement bâti où nous trouverons sans doute à louer dans la rue d'Aumale ou la rue de Berlin, un petit hôtel entre cour et jardin. — Vous occuperez cet hôtel en totalité, et ce sera pour vous beaucoup plus commode et beaucoup plus élégant qu'un appartement.

— Un hôtel tout entier!... — s'écria Réné.

— C'est du meilleur goût.

— Mais, ne sera-ce point affreusement cher?...

— Beaucoup moins que vous ne le croyez. — Laissez-moi faire et ayez confiance en mon économie.

— Vous avez pleins pouvoirs.

— J'en userai.

— Et, ensuite ?

— Ensuite nous songerons à votre ameublement.

— Votre tapissier s'en chargera.

— Mon tapissier ? — répéta Maxime d'un air étonné.

— Est-ce que vous n'en avez pas ?.. — demanda le jeune homme.

— Non, certainement, je n'en ai pas !.. vous croyez donc encore aux tapissiers, vous, Réné ?...

— Mais... il me semble...

— Erreur ! mon cher ami !... grande erreur !... impardonnable erreur !... — Les tapissiers de notre époque ont été inventés pour organiser des appartements de bourgeois, de banquiers, et de filles entretenues, mal entretenues... — Je vous ferai visiter tout-à-l'heure mon humble gîte et vous y verrez que nos tapissiers, à nous autres gentilshommes, sont ceux qui travaillaient pour nos aïeux du temps de Henri III, et pour nos aïeules du temps de Louis XV. — Hors de là, point de salut !...

— A la bonne heure !.. — fit Réné : — mais vous rêvez des merveilles qui ne me semblent guère faciles à réaliser...

— Eh ! pardieu ! — s'écria Maxime, — si c'était facile, où serait le mérite?... Il y a un vieux vers de tragédie qui dit, si je ne me trompe :

« A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire !... »

— Enfin, vous vous chargez de tout?..

— Oui.

— Alors, je suis tranquille.

— Merci de cette confiance.... — Parlons maintenant de vos équipages.

— Monsieur de Villiers m'a cité les vôtres comme des modèles... — interrompit Réné.

— Le chevalier est trop bon et ceux qui lui ont parlé de moi sont trop indulgents... vous aurez mieux que cela...

— Est-ce possible?...

— C'est facile. — Vous aimez les chevaux?

— Passionnément.

— C'est naturel. — Il vous en faut cinq...

— Aussi peu?...

— C'est bien assez. — Trois pour l'attelage, deux pour la selle. — Si la fantaisie vous prenait de faire courir vous augmenteriez vos écuries, mais je ne vous le

conseillerai jamais car il y a quatre-vingt-dix-neuf contre un à parier que cela vous coûterait un argent fou.

— Je me rends.

— Passons aux voitures...

— Combien en avez-vous, vous, monsieur le comte?...

— Oh! moi, j'en ai deux, — un coupé et une américaine; — il vous en faut une de plus, — un tilbury, — je vous le ferai venir de Londres, — J'en arrive aux domestiques... il doit y en avoir une quantité, là-bas, à Savenay?..

— Quelque chose comme quinze ou vingt.

— Fort bien, — qu'ils y restent!.. — Qui avez-vous amené avec vous?

— Un vieux valet de chambre de mon père.

— Brave homme, à coup sûr?

— La probité en personne,—le dévouement incarné.

— Il sera votre homme de confiance et surveillera les deux ou trois drôles que vous allez être obligé de prendre à votre service et qui passeront la moitié de leur vie à vous voler, et l'autre à dire de vous mille horreurs.

— Quelle charmante perspective!.. —

— Résignez-vous, mon cher Réné, — c'est un mal sans remède !

— Combien de ces coquins-là, devrai-je attacher à ma personne?..

— Le moins possible : — un cocher anglais, — (j'en connais un, justement, qui quitte la maison de lord Normamby) — un valet de chambre, — un petit groom de quinze à seize ans pour vous accompagner au bois, et, enfin, une cusinière.....

— J'aimerais mieux un cuisinier, — dit Réné.

— A quoi bon? — vous ne dînerez presque jamais chez vous. — Si vous teniez un véritable état de maison, répan-

du comme vous allez l'être, vous auriez tous les jours quinze personnes à dîner et cela vous entraînerait à des dépenses telles qu'avant trois ans d'ici vous seriez obligé d'hypothéquer vos terres de Franche-Comté. — Or, une cuisinière est plus que suffisante pour préparer un déjeuner de garçon... — pour le reste, vous ferez comme moi, vous dînerez au cabaret...

— Maintenant, monsieur le comte, il me semble que tout est prévu...

— Tout!... — allons donc!... — Nous n'avons pas encore dit un seul mot du chapitre le plus important de votre existence, — de la plus lourde charge de votre budget...

— De quoi voulez-vous parler?...

— Eh! pardieu!... je veux parler des femmes!... — prenez garde aux femmes, mon enfant, c'est par elles que les plus belles fortunes s'amoindrissent et disparaissent!

— Vous me conseillerez...

— Sans doute, mais quand on reçoit des conseils de cette nature-là on a bien soin de ne les suivre jamais... — Cependant je puis vous exposer mes théories et vous en ferez votre profit, si vous voulez...

— J'écoute... et avec une singulière attention...

— Du caractère que je vous suppose, mon cher enfant, et avec cette rage de

plaisir qui vous domine en ce moment, vous êtes tout-à-fait incapable, d'ici à quelques années du moins, de rechercher et d'éprouver une passion sérieuse...

— C'est aussi mon avis, — répondit Réné.

— Donc, — poursuivit Maxime, — vous ne vous attacherez pas au char d'une femme du monde, d'une femme mariée, d'une de ces femmes, enfin, qu'on décore du beau nom de *femmes honnêtes* parce qu'au lieu de tromper dix amants, elles trompent dix amants et un mari. — Il faudrait que l'une de ces dames vous eût jeté sur le cœur les grappins d'abordage d'un amour bien invraisemblable pour

que vous vous résignassiez à subir la série de corvées, de tribulations et de désappointements que des myriades d'albums et de vaudevilles ont représentés pour votre gouverne sous le titre assez spirituel des *petits malheurs d'un amant heureux*!... — Restent donc les faciles beautés qui sont les prêtresses de Vénus de notre monde de *Viveurs*... — Oh! parmi celles-là, vous n'aurez qu'à choisir, — elles sont jeunes, elles sont charmantes, ou du moins elles le paraissent, ce qui, au au fond, est l'essentiel, — et soyez tranquille, mon enfant, elles ont l'âme compatissante, et la pensée ne leur viendra point de vous faire languir trop longtemps...

Un éclair de volupté jaillit des prunelles ardentes de Réné.

Maxime continua :

— Au milieu de ce harem de séduisantes odalisques que les coulisses et les boudoirs offriront à votre juvénile appétit, à vos vingt-et-un ans et à vos soixante mille livres de rentes, comme un marchand de Smyrne offre au sultan de Constantinople des Africaines brunes et de blanches Géorgiennes, que ferez-vous, mon enfant ?...

Réné ne répondit point, mais son regard signifia :

— Je les prendrai toutes !...

Maxime comprit l'expression de ce regard.

Un nouveau sourire se dessina sur ses lèvres et il reprit :

— Vous aurez raison. — Croyez-moi, ne choisissez pas ! — une maîtresse en titre, à votre âge, est une chose fatale. — Si vous aviez le malheur de vous attacher à l'une de ces femmes dont je vous parlais il n'y a qu'un instant, si enfin vous commenciez une liaison, vous auriez tout à craindre! — La créature dont vous auriez fait votre propriété, deviendrait pour vous une chose de luxe, un objet de parade, — vous mettriez un amour-propre insensé à ce que cette femme, distinguée par vous, entretenue

par vous, écrasât ses compagnes par son faste insolent, — vous vous serviriez d'elle comme d'une exhibition vivante de votre fortune et de votre générosité et vous vous ruineriez, sans profit comme sans plaisir, pour une drôlesse effrontée qui n'aurait jamais cessé de vous tromper de tout son cœur avec les histrions de son théâtre qui lui débitent des obscénités dans les coulisses et se moqueraient de vous avec elle...

— Oh ! monsieur le comte, — fit Réné, — n'assombrissez-vous pas un peu les couleurs ?...

— Vous verrez ces dames, — répondit Maxime, — vous les verrez et vous les jugerez !... — Croyez-moi, mon cher ami, je

les connais bien, — je les connais trop !...

— Alors, dites-moi je vous prie, de quelle façon je devrai me conduire avec elles ?...

—C'est bien simple. — Il faut que toutes vous appartiennent, et que vous n'apparteniez à aucune... — Comme le sultan dont je vous parlais tout-à-l'heure, jetez le mouchoir au hasard,—ayez celle-ci aujourd'hui, — ayez cette autre demain... — Soyez généreux... soyez grand seigneur... vous le pourrez impunément car, dans notre époque de ladrerie et de misère, le commerce de la galanterie est tombé si bas que la moindre largesse étonnera ces pauvres filles !... — Vous aurez des plaisirs

nombreux, un peu frelatés, c'est vrai, mais du moins toujours nouveaux et dix femmes, je vous en réponds, vous coûteront moins cher qu'une seule !...

La morale du comte de Bracy plaisait énormément à Réné.

Non point que le jeune homme calculât, ainsi que le faisait Maxime, ce qui porterait à sa bourse une atteinte plus ou moins rude.

Une idée pareille était, nous l'affirmons, bien loin de son esprit.

Mais il souriait à la pensée de se faire un sérail dont toutes les jolies pécheresses de Paris seraient les odalisques.

La conversation continua quelque temps encore, puis Maxime invita M. de Savenay à dîner pour le même jour au café de Paris, et, à ce dîner, il lui donna rendez-vous pour la nuit suivante, à une heure du matin, sur le boulevard des Italiens.

Il devait le conduire à un souper qui réunissait une partie des illustrations de la bohême élégante.

Nous avons assisté, dans le second chapitre de ce volume, à la rencontre de Maxime et de Réné.

Maintenant, nous allons les suivre.

Albine.

III.

ALBINE. (*)

Maxime et Réné suivirent le boulevard jusqu'à la rue de la Chaussée-d'Antin.

(*) Quelques écrivains reculent devant la portée de leur œuvre. — Nous ne sommes pas de ce nombre. — Non-seulement nous avons la prétention de peindre les mœurs de notre époque, mais nous voulons encore en crayonner

Là ils tournèrent à droite, puis à gauche, et s'engagèrent dans la rue Neuve-des-Mathurins.

— Mon cher comte, — dit alors Réné, — je ne vous ai pas encore demandé chez qui vous me conduisiez...

—Soyez tranquille,—répondit Maxime, — je vous mène chez une jolie femme.

— Qui s'appelle?...

— Albine de Pragues.

— C'est un nom de guerre, cela, n'est-ce pas?

d'après nature les figures saillantes. — Tous les personnages qui figureront dans la longue galerie des *Viveurs de Paris* sont des portraits, et des portraits d'une cruelle ressemblance. — Nous nous en rapportons aux lecteurs parisiens pour placer un nom au-dessous de chaque cadre.

— Parbleu !

— Et cette jolie femme, que fait-elle ?

— Peu de chose, — elle est princesse.

— Princesse !...

— Mon Dieu oui, — de la main gauche, bien entendu... — Son protecteur est le fils d'un homme triplement célèbre, comme diplomate, — comme grand seigneur — et enfin comme causeur et comme écrivain spirituel...

— Le prince de..... n'est-ce pas? — demanda Réné.

— Justement.

— Mais il me semble que ce protecteur

ne doit plus être de la première jeunesse, car enfin il y a déjà longtemps que son père est mort...

— Je le crois bien, qu'il n'est plus jeune !... — Il protége Albine depuis plus de vingt ans !

Réné fit un brusque haut-le-corps.

— Ah ça !... — s'écria-t-il — quel âge a-t-elle donc votre charmante Albine ?...

— Eh !... eh !... — fit Maxime, — vous m'adressez là une de ces questions auxquelles il est bien difficile de répondre... Cependant, en interrogeant mes souvenirs, il me semble pouvoir affirmer qu'Albine a

quelque chose comme trente-sept ou trente-huit ans.

— Alors, c'est une vieille femme !...

— Pas le moins du monde. — C'est une charmante personne qui se donne trente ans et ne paraît pas les avoir... quand elle est en grande toilette... — D'ailleurs ce n'est point pour elle que nous allons chez elle, ainsi que vous importe son âge et sa beauté ?...

— Elle reçoit beaucoup ?...

— Oui. — On rencontre chez elle ce qu'il y a de mieux en viveurs, et de plus joli en coquines.

— Il faut qu'elle soit riche...

— Je ne sais pas si elle est riche — ceci regarde son notaire et son agent de change. — Mais ce que je sais c'est que le prince lui donne beaucoup d'argent...

— Le verrons-nous chez elle, ce soir ?...

— Non. — Il est à son ambassade, je ne sais où, en Allemagne.

— Et, malgré son absence, il trouve bon que sa maîtresse s'amuse ainsi ?...

— Probablement, puisque ce train de vie ne se modifie jamais...

— Il n'est pas jaloux ?...

— Pauvre prince !... il aurait trop à faire, s'il fallait qu'il le fût !..

— Albine est légère?...

— De taille, non, — de conduite, oui.
— Elle donne au prince autant de rivaux que l'année compte de jours. — Cela aide la pauvre fille à soutenir son luxe, qui, comme vous le verrez, est étourdissant.
— Elle a chez elle une petite personne de quinze ans, fort gentille, qu'elle appelle sa nièce, mais à laquelle je la soupçonne fort de tenir par des liens plus étroits. — Elle en cherche le placement, prenez garde à vous, Réné. — Vous savez ce que je vous disais hier à l'endroit des liaisons...

— Soyez tranquille, mon cher comte.

— Enfin tenez-vous sur vos gardes. — Nous voici arrivés...

Au moment où Maxime prononçait ces paroles, les deux interlocuteurs se trouvaient devant la porte cochère d'une très-belle maison de la rue Neuve-des-Mathurins.

Une douzaine de voitures de maître stationnaient le long du trottoir.

— Entrons, — dit Maxime.

Réné et son mentor s'engagèrent dans un large escalier brillamment éclairé, et s'arrêtèrent au premier étage.

Monsieur de Bracy sonna.

Un valet de pied leur ouvrit la porte et les introduisit dans une antichambre où

se trouvaient déjà deux autres domestiques.

Tous les trois portaient une livrée princière. — Habits bleus à la française, galonnés sur toutes les tailles, — aiguillettes bleu et or, — culottes blanches, — souliers à boucles d'argent, — larges boutons armoriés et perruques poudrées amplement.

Un de ces valets s'approcha de Maxime avec un empressement respectueux et lui demanda :

— Faut-il annoncer monsieur le comte?.....

— Non, non, Saint-Jean, — répondit

Maxime d'un air sans façon, — c'est inutile, nous nous annoncerons nous-mêmes...

— Y a-t-il ce soir beaucoup de monde chez votre maîtresse, Saint-Jean ?

— Mais, oui, monsieur le comte, — la société habituelle de madame.

— On n'est pas encore à table ?

— Oh ! non, monsieur le comte, — on danse...

— Fort bien ! — Alors faites-nous passer par le boudoir, afin que nous puissions entrer sans déranger les polkeurs...

Saint-Jean ouvrit une porte devant Maxime et devant René, qui traversèrent

d'abord un immense et somptueux salon, lequel ne servait que les jours de bal et de grandissime réception.

Une petite porte, masquée par les tentures de ce salon, donnait accès dans un charmant boudoir blanc et jaune, leqnel communiquait lui-même avec le salon habituel.

Dans ce boudoir il n'y avait personne.

Seulement la porte du salon était ouverte et l'on entendait la mélodie entraînante d'une valse à trois temps, jouée sur le piano et entrecoupée par de joyeux éclats de rire.

Réné et monsieur de Bracy entrèrent sans bruit dans le salon.

Il s'y trouvait une quinzaine d'hommes et une dizaine de femmes.

Un jeune homme touchait du piano.

Deux ou trois couples valsaient.

Les autres riaient ou causaient.

Au moment où les deux nouveaux venus franchissaient le seuil de cette pièce, une femme grande et belle les aperçut et vint à eux.

— C'est la maîtresse de la maison, — dit tout bas Maxime à Réné.

Et tout haut il ajouta :

— Bonsoir, Albine, — en tendant la main à celle à qui il venait de parler.

— Bonsoir, mon cher comte, — répondit Albine en serrant à la mode anglaise la main de Maxime, — vous arrivez tard, aujourd'hui...

Et, tout en parlant, elle regardait curieusement Réné qu'elle ne connaissait pas.

— Ma chère enfant, — dit monsieur de Bracy, — je vous présente mon ami, le baron Réné de Savenay, bon gentilhomme, je m'en porte garant, — beau comme le Bacchus indien, vos yeux vous l'affirment, — et riche comme un petit-fils de Plutus, ce qui ne gâte rien, n'est-ce pas?..

Réné s'inclina.

— Monsieur le baron, — lui dit Albine en riant, — je vous conseille de jeter votre anneau dans la Seine la première fois que vous passerez sur le pont des Saints-Pères, car, en vérité, vous avez trop de bonheur !...

Réné allait répondre.

Mais trois ou quatre jeunes femmes qui s'étaient formées en groupe à l'autre extrémité du salon et qui ne perdaient pas de vue monsieur de Savenay, appelèrent madame de Pragues qui fit quelques pas pour aller les rejoindre.

Cependant, avant de quitter les deux

hommes, elle approcha ses lèvres de l'oreille de Maxime et lui dit tout bas :

— Il est bien gentil, votre petit baron... — Est-ce que, vraiment, il est aussi riche que vous le prétendez ?

— Soixante mille livres de rentes.

— Parole d'honneur ?

— Oui.

— Merci.

Et Albine s'enfuit.

— Qu'est-ce qu'elle vous disait ? — fit Réné.

— Elle me demandait si vous étiez

vraiment riche. — Je lui ai répondu que oui, — elle va le répéter à ces dames qui l'appelaient,et qui n'ont pas d'autre question à lui adresser que celle-là, et, ce soir, vous allez être assailli...

—Oh !—dit Réné avec un sourire,—je ferai une défense héroïque !...

— Comment trouvez-vous Albine ?

— Très-belle, — je ne lui aurais guère donné plus de vingt-huit ans si vous ne m'aviez pas prévenu de son âge...

—Ainsi, vous comprenez qu'elle plaise?

— Je le comprends si bien que, dans le cas où elle éprouverait par hasard un ca-

price pour moi, je ne me montrerais pas cruel !...

§

Albine de Pragues était grande, — nous l'avons dit.

Son visage, d'une pâleur mate et uniforme, ne semblait fatigué que le matin.

Le jeu des lumières et une imperceptible quantité de *rouge* très-habilement placé, lui donnaient, le soir, un éclat merveilleux.

Ses cheveux, bruns et brillants, sem-

blaient magnifiques, —mais lui appartenaient-ils bien légitimement?

Voilà ce qu'on se demandait.

Quelques femmes feignaient d'en douter.

Des rivales sans doute...

Toujours est-il que le coiffeur d'Albine aurait pu, seul, éclairer ces doutes mystérieux.

Mais ce coiffeur était impénétrable comme un prophète et silencieux comme une tombe!...

Albine avait des yeux noirs et des lèvres rouges.

Peut-être les lèvres étaient-elles légèrement *carminées*.

Mais quant aux yeux, ils avaient l'éclat du diamant et la douceur du velours.

Albine était grasse.

On ne pouvait critiquer, ni ses blanches épaules rondes et fermes, ni ses beaux bras de déesse grecque.

Sa gorge, très-développée, paraissait taillée dans le marbre, — pour tous ceux du moins, qui n'avaient jamais vu Albine sans corset.

Les pieds étaient trop gros, — la main blanche, mais commune.

L'origine ultrà plébéienne d'Albine se trahissait dans ces extrémités fort peu aristocratiques.

La mère de madame de Pragues s'appelait Cornudet et elle exerçait, rue Montmartre, l'honorable mais modeste profession de portière.

Ce soir-là, Albine était mise fort à son avantage.

Une robe de taffetas, d'une nuance paille, très-décolletée, laissait voir entièrement ses épaules et la moitié de sa poitrine.

Cette robe faisait ressortir la pâleur

mate et presque orientale de son teint.

Sur le côté gauche de sa tête, et au milieu des nattes épaisses de ses cheveux bruns elle avait posé une rose d'un rouge vif qui donnait à sa physionomie une expression originale et provocante.

Une rose pareille s'épanouissait au milieu du corsage.

Somme toute, nous le répétons, Albine semblait jeune, Albine paraissait charmante, et tous les *Renauds* de la terre se seraient laissé prendre aux charmes un peu mûrs de cette *Armide* plus que majeure.

— Si vous la voulez, — dit Maxime, — elle est bien à votre service ..

— Connaissez-vous le prince ? — demanda Réné.

— Beaucoup, — c'est un de mes amis...

— Et vous me conseilleriez, malgré cela, d'entreprendre.....

— Oh ! mon Dieu, — interrompit Maxime, — un de plus ou un de moins, qu'importe ?...

Profils de pécheresses.

IV.

PROFILS DE PÉCHERESSES.

Cependant une contredanse avait succédé à la valse.

Excepté Maxime, Réné, un ministre de la guerre en disponibilité et un ex-pair de

France atteint d'une douleur rhumatismale dans la jambe gauche, tout le monde dansait.

— Mon cher comte, — dit Réné en indiquant du regard les quadrilles improvisés, — commencez mon éducation, s'il vous plaît...

— Volontiers, — que faut-il faire?

— Soulever tous ces masques et me nommer tous ces visages...

— Masculins, ou féminins?...

— Féminins d'abord, je vous prie, les autres m'intéressent moins.

— Par où commencer?. .

— Procédons par ordre, — parlez-moi d'abord de celles de ces dames qui sont le plus près de nous...

— Interrogez...

— Quelle est cette femme jeune et fraîche, en robe rose, avec des yeux arabes, des cheveux épais et des sourcils merveilleusement bien arqués...

— Aurélie!... — murmura Maxime.

Et, au lieu de répondre à la question qui venait de lui être faite, il se mit à rire aux éclats.

— Qu'avez-vous?— lui demanda Réné.

— Mon cher enfant, — dit Maxime en

riant toujours, — ce sera un charmant plaisir, savez-vous, que de vous conduire à l'Opéra...

— Pourquoi donc ?

— Parce que vous prendrez les décors pour de vrais paysages, — les arbres de carton pour des arbres réels, — les baraques de toile peinte pour des chaumières au naturel, et les figurantes de la danse pour d'innocentes villageoises...

Réné rougit jusqu'au blanc des yeux...

— Ai-je commis une naïveté ? — demanda-t-il.

— Oui.

— Laquelle ?

— Vous m'avez dit : — *Quelle est cette fraîche jeune femme, aux beaux sourcils et aux cheveux épais ?...*

— Eh ! bien ?...

— Eh ! bien, cette femme n'est pas fraîche, — ses sourcils sont peints et ses cheveux sont faux...

— Oh !... — s'écria Réné.

— Seulement, — poursuivit Maxime, — elle vous offre une compensation...

— Voyons un peu...

— Cette aimable personne est de famille noble, et c'est sans doute afin que nul n'en

ignore, qu'elle étale sur son visage toutes les couleurs de son blason...

— Noblesse de contrebande, j'imagine.

— Pas le moins du monde, — noblesse authentique, — irrécusable! — Une des grand'tantes de cette pécheresse a fait ses preuves en 1753 pour entrer au chapitre noble des chanoinesses de Remiremont, et le propre frère d'Aurélie compte parmi nos diplomates...

— Elle a changé de nom, du moins?...

—Allons donc!.. — Pour qui la prenez-vous?... — La fine mouche entend fort bien ses intérêts et comprend à merveille

que son nom est le chiffre unique qui donne une valeur quelconque à sa beauté qui est *zéro* !

— A-t-elle de l'esprit?

— L'esprit de commerce, oui. — Oh ! elle sait tirer un excellent parti d'un capital à peu près nul, ou, tout au moins, bien avarié !... — quant à l'autre esprit, beaucoup d'effronterie, d'impudeur et d'obscénité lui en tiennent lieu...

— A qui appartient-elle?...

— Elle appartient en ce moment à la société de Vergennes et Cie...

— Que voulez-vous dire?...

— Je veux dire qu'Aurélie dépense cent mille francs par an et que, comme nos viveurs sont trop pauvres pour qu'un seul d'entre eux puisse se permettre de soutenir un pareil train, plusieurs jeunes gens forment une société en commandite et entretiennent Aurélie à frais et à profits communs...

Réné regarda Maxime fixement.

— Vous moquez-vous de moi, mon cher comte? — demanda-t-il ensuite.

— Je n'ai, de ma vie, parlé plus sérieusement, — répondit M. de Bracy. — — Oh! je comprends que de pareils détails vous étonnent, mais vous n'êtes pas au

bout, mon très-cher, vous en verrez bien d'autres, et, quand vous aurez vécu quinze jours parmi nous, vous ne vous étonnerez plus de rien !...

Réné ne répondit pas.

Maxime continua :

— Et, surtout, vous ne donnerez plus le nom de femme à des spectres plâtrés de céruse et vêtus de taffetas rose...

Il y eut un instant de silence.

Réné se sentait honteux des bévues qu'il avait commises.

Il se voyait descendu de ce piédestal

sur lequel les éloges de monsieur de Villiers l'avaient posé à ses propres yeux.

Il comprenait qu'il ne savait rien encore, ni de la vie, ni des femmes.

— Vous plaît-il, — fit monsieur de Bracy, — vous plaît-il que je reprenne mon rôle de cicérone des *figures de cire de Curtius*?

— Oui, — répondit Réné qui ne put s'empêcher de sourire à cette plaisanterie.

— Eh! bien, — dit Maxime, — regardez cette personne qui danse en face d'Aurélie...

— En robe gris de fer, n'est-ce pas?

— Oui.

— Je la vois.

— Comment la trouvez-vous?

— Oh! mon cher comte, je n'ose plus avoir une opinion, ni, surtout, l'exprimer devant vous...

— Vous avez tort, — regardez avec attention et jugez après mûr examen, je tiens à ce que vous me disiez votre avis...

La personne que Maxime désignait à Réné était une femme qui pouvait avoir vingt-cinq ans et qui pouvait également en avoir trente-cinq.

Au premier abord elle semblait jolie, mais sa prétendue beauté ne pouvait pas subir cinq minutes d'examen.

Elle manquait absolument de fraîcheur et son visage offrait cette pâleur un peu maladive que produit la respiration habituelle de l'air vicié des coulisses, de la fumée de la rampe et de la poussière des planches.

Le nez de cette femme était trop gros, — ses lèvres trop fortes et ses dents plus que médiocres.

Mais, selon le dire de beaucoup de gens, il y avait dans son visage une beauté qui rachetait tous ces défauts.

Cette beauté, c'étaient ses yeux.

Ils étaient très-grands, de forme orientale et d'une expression singulière.

Presque toujours à demi-fermés, ils laissaient couler le regard à travers une double rangée de longs cils, — et ce regard, tour-à-tour voluptueux et libertin, se joignant à un sourire lascif, semblait promettre, à tout venant, et demander le plaisir.

Sourire et regard, comme bien on pense, étaient de commande.

La jeune femme qui nous occupe avait de belles épaules, des bras et des mains bien modelés et de forme élégante.

La poitrine paraissait étroite.

La taille manquait de finesse et de désinvolture.

Les hanches se développaient vigoureusement et la robe, malgré son ampleur, accusait d'une façon presque indécente certains contours exagérés.

La jambe était jolie et le pied passable.

— Eh ! bien, — répéta Maxime au bout d'un instant, — comment la trouvez-vous?

Profils de pécheresses.

(SUITE.)

V.

PROFILS DE PÉCHERESSES.

(SUITE.)

— Cette femme n'est pas régulièrement jolie, — répondit Réné après avoir examiné longuement la personne que nous venons de dépeindre , — mais elle produit beaucoup d'effet et elle a les plus beaux

yeux de courtisane qu'il soit possible d'imaginer !... — Ce voluptueux sourire, ce regard langoureux, doivent attirer à ses genoux tout un monde d'adorateurs...

— Vous ne vous trompez pas, — dit Maxime.

— Quel est le nom de cette Circé ?

— Regardez l'affiche de l'un de nos théâtres de genre, et vous le verrez, presque chaque jour, en lettres d'un pouce de haut...

— Elle est donc actrice ?...

— Oui.

— Et célèbre ?...

— A peu près. — Célébrité bien originale et un peu douteuse, mais qui n'en existe pas moins... —Bref, Camille jouit sur l'affiche des honneurs de la *vedette*...

Réné interrompit Maxime.

— Qu'est-ce que la *vedette?* — demanda-t-il.

— C'est la faveur toute spéciale de voir son nom imprimé en caractères trois fois plus gros que celui de ses camarades... — Les administrations théâtrales n'accordent cette faveur qu'aux acteurs et actrices qui font ou du moins qui sont censés faire recette...

— Fort bien, — dit Réné, — je comprends.

— Pour en revenir à Camille, — poursuivit monsieur de Bracy, — elle habitait il y a quelques mois une des petites rues obscures qui avoisinent le boulevard du Temple, — elle portait des bottines notablement défectueuses, — une vieille robe de couleur puce, — un crispin de velours blanchi et miroité, — une capote d'un âge respectable, — et elle ne prenait l'omnibus que dans ses jours de grande fortune...

— Et, aujourd'hui?.. — demanda Réné.

— Ah! aujourd'hui, la chance a tourné. — Camille possède un charmant ap-

partement à Paris, — elle est dame et maîtresse d'une jolie petite maison au bois de Boulogne, — elle a des domestiques, des diamants et des voitures, et, quand on va la voir dans sa villa bocagère, on l'entend dire à sa camériste des phrases dans le genre de celle-ci : « — Allez dire à mon valet de pied de dire à mon cocher d'atteler mon cheval bai à mon américaine à roues rouges !... »

— Ceci, — dit Réné, — me rappelle ce financier de comédie, lequel menaçait son laquais de lui donner cent coups de *sa canne à pomme d'or.*

— Il y a quelque rapport, en effet, — répondit Maxime.

— Mais, — demanda René, — vous ne m'avez pas dit comment s'est faite la rapide fortune de Camille...

— C'est une assez curieuse histoire.....

— Contez-la-moi.

— La voici. — Peu de temps après la révolution de Février le théâtre dont je vous parlais tout-à-l'heure engagea Camille et la fit jouer dans deux ou trois vaudevilles qui vécurent ce que vit un vaudeville, l'espace d'une trentaine de soirées..... — On ne parla que fort peu des pièces, — on ne parla pas du tout de l'actrice. — Sur ces entrefaites le théâtre en question, d'après sa vieille et louable habitude, fit de détestables affaires et

l'heure approchait où cette salle, fermée si souvent, se fermerait une fois de plus. — En ce moment, deux auteurs apportèrent à l'administration une pièce, ou plutôt une satire étrange et sans nom, quelque chose comme un lointain ressouvenir d'Aristophane et de Juvénal. — Évidemment, ce n'était pas jouable, — évidemment, cela croulerait sous les sifflets avant la fin du premier acte, mais un homme qui se noie s'accroche á toute branche. — Le directeur mit la pièce en répétition, et, comme sa troupe était pauvre en actrices, il distribua à Camille le rôle principal, un rôle que n'importe quelle femme pouvait jouer à merveille, à la condition d'être grassouillette et pas du tout vêtue...

— Vous exagérez! .... — fit Réné en riant.

— Évidemment, j'exagère, — répondit Maxime. — L'actrice avait le droit de se vêtir de ses cheveux, comme feu notre mère Ève, et d'un tout petit caleçon de bain, en poil de lièvre... — Camille usa de ce droit dans sa plus stricte rigueur. — Elle allongea ses cheveux et elle raccourcit son caleçon, en se disant qu'une aussi belle occasion de se montrer aux Parisiens ne se représenterait peut-être jamais, et qu'il ne fallait point la laisser échapper...

— Et, enfin, qu'arriva-t-il ?...

— Il arriva que la pièce eut un succès immense, — éclatant, — retentissant, — qu'elle remplit la salle pendant plus de cent représentations et qu'il ne fut question dans Paris, durant trois mois, que de la Vénus Callipige dont on admirait chaque soir les formes développées sous le maillot transparent. — Bref, Camille fut à la mode, — elle prit au trébuchet le cœur d'un principicule italien dont le nom et le royaume sont parfaitement ridicules, mais dont les écus sont de bon aloi, à ce qu'il paraît. — A ce principicule, elle adjoignit quelques aides-de-camp de l'Élysée et toute la droite de l'Assemblée nationale...

Réné interrompit Maxime.

— Que voulez-vous dire par *toute la droite de l'Assemblée nationale?* — lui demanda-t-il.

— Je veux dire ce que je dis, — répondit monsieur de Bracy, — les représentants adorent Camille et elle adore les représentants, — je ne sais pas pourquoi, ni elle non plus. — Peut-être est-ce parce qu'ils ont vingt-cinq francs à dépenser par jour... peut-être encore parce qu'elle a obtenu son seul grand succès dans une pièce réactionnaire, et qu'elle se regarde comme unie au parti de la réaction par un lien politique... — Je m'abstiens de conclure et je soumets purement et simplement ces hypothèses à vos observations...

— Camille a-t-elle du talent ?

— Aucun.

— Et, cependant, son succès continue?...

— Oui, dans ce sens que, lorsqu'elle arrive en scène, la claque lui *fait ses entrées*, — ce qui veut dire, dans l'argot des coulisses, qu'une salve d'applaudissements salue son apparition...

— Et le vrai public laisse faire?...

— Parbleu!... D'ailleurs, je ne vous ai pas dit que Camille fût mauvaise, — je vous ai dit qu'elle était nulle... — S'il n'y a pas lieu de l'applaudir, il n'y a pas lieu

non plus de la siffler. — Et puis, quand elle joue, les trois quarts et demi des stalles d'orchestre sont occupées par ses bons amis les représentants et le foyer du théâtre devient, ces soirs-là, une succursale de la salle des Pas-Perdus au Palais-Législatif... — Vous me demandiez tout-à-l'heure si Camille avait du talent?... — Dans le cas où le hasard lui en aurait donné jadis, il serait, à l'heure qu'il est, étouffé complétement, — l'actrice n'existe plus chez Camille, elle a fait place à la femme entretenue, — Camille calcule à merveille que le théâtre lui fait gagner cent écus par mois et que l'amour lui en rapporte dix fois autant, — si elle ne quitte pas son métier, c'est que la scène lui

sert de piédestal, mais elle traite l'art et le public par-dessous jambe, elle manque volontiers une répétition si quelque steeple-chasse la réclame, et elle fait faire relâche le mieux du monde pour assister à une première représentation de quelque théâtre rival. — Du reste, peu d'esprit, — pas de cœur, — beaucoup de rouerie et des sens de neige mal fondue. — Voilà Camille. — Maintenant, croyez si vous voulez toutes les promesses de son regard...

— Savez-vous bien, mon cher comte, que vos portraits ne sont pas flattés, — dit René en souriant.

— Ils sont vrais comme la vérité, — répondit Maxime. — Ce n'est pas ma faute si la vérité est laide!...

— Que diraient ces dames en vous entendant?...

— Elles accuseraient ma galanterie, mais non ma franchise. — Elles savent que je dis tout ce que je pense, et, malgré cela, je vous assure qu'elles m'aiment beaucoup...

— C'est qu'alors elles valent mieux que vous ne dites...

— Non, c'est qu'elles se soucient peu de l'opinion qu'on peut avoir d'elles.

— C'est de la modestie cela, et de l'abnégation.

— Vous vous trompez, — c'est du cynisme.

Il y eut entre Réné et Maxime un instant de silence.

Puis le jeune homme poussa le coude de monsieur de Bracy et lui dit :

— Mon cher comte, — regardez là-bas...

— Où donc ?

— A côté du piano.

— Cette jeune femme qui vient de quitter la danse et qui tourne du bout du doigt les feuillets d'un cahier de musique ?...

— Oui.

— Elle vous plaît?... — demanda Maxime en souriant.

— Beaucoup, je l'avoue, — allez-vous aussi me dire du mal de celle-là?...

— Peut-être...

— Vous auriez tort!...

— Pourquoi?

— Parce que vous me désenchanteriez ma vision...

— Votre vision?... — demanda Maxime.

— Oh! — poursuivit Réné — moquez-vous de moi si vous voulez, mon cher comte, mais il me semble qu'il se fait au-

tour de cette femme une atmosphère plus lumineuse et plus pure — il me semble qu'il y a quelque chose de chaste et de décent dans cette tête blonde, dans ces yeux bleus, doux et presque timides. — Assurément, avec ses trois bouquets de violette, l'un dans ses cheveux, l'autre au corsage de sa robe de gros de Naples blanc, le troisième à sa petite main finement gantée, cette femme a l'air d'une duchesse et, si je devais ne jamais la revoir et sortir d'ici sans apprendre son nom, elle resterait dans mes souvenirs comme une fée ou comme un ange...

— Mon cher enfant — répondit Maxime, — sans doute votre juvenile enthou-

siame a son côté plaisant, et vous le comprendrez tout-à-l'heure, mais cependant je vous le pardonne, car cette femme est supérieure, et de beaucoup, à la plupart de ses compagnes. — Elle est, depuis quinze ans, l'une des reines du vaudeville triste ou gai, du couplet joyeux ou sentimental, — vous ne l'avez jamais vue, mais vous savez son nom aussi bien que moi — elle s'appelle Eugénie D***.

— Oui, certes, je la connaissais,— dit Réné.

— Elle a commencé bien jeune le métier d'actrice,— poursuivit Maxime — et je crois qu'elle a aimé ce métier véritablement, — elle a toujours respecté le public

dont les femmes de théâtre d'aujourd'hui se moquent avec effronterie, — elle a étonné Paris par le scandale de ses amours mais jamais par celui de ses débauches,— elle a fondu de nombreuses fortunes au creuset de ses fantaisies, — elle eût volontiers, comme Cléopâtre , déjeuné d'une perle fondue, — mais elle ne s'est jamais départie du respect d'elle-même, — elle ne s'est point traînée dans la fange de ces orgies qu'affectionnent nos prétendues actrices, — elle a conservé toutes les traditions de bon goût et de haute élégante que quelques-uns de ses amants lui avaient données... — elle a vécu grandement, splendidement, comme eussent fait jadis la Guimard ou mademoiselle Duthé — elle

a eu, quand elle l'a voulu, les façons d'une femme du monde — elle a l'air d'une duchesse, vous le disiez vous-même tout-à-l'heure, — enfin elle a, comme la Madeleine de l'Évangile, souvent et beaucoup aimé, aussi je me sens rempli d'indulgence pour cette femme qui est ici, je vous le déclare, un véritable diamant, au milieu de cailloux sans valeur. .

En ce moment un domestique ouvrit la porte du salon et interrompit la conversation des deux hommes en prononçant d'une voix sonore les mots sacramentels :

— Madame est servie !

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

—

LE FILS DE MARGUERITE

DEUXIÈME PARTIE.

—

LES DÉBUTS D'UN VIVEUR.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Coulommiers. — Imprimerie de A. Moussin.



